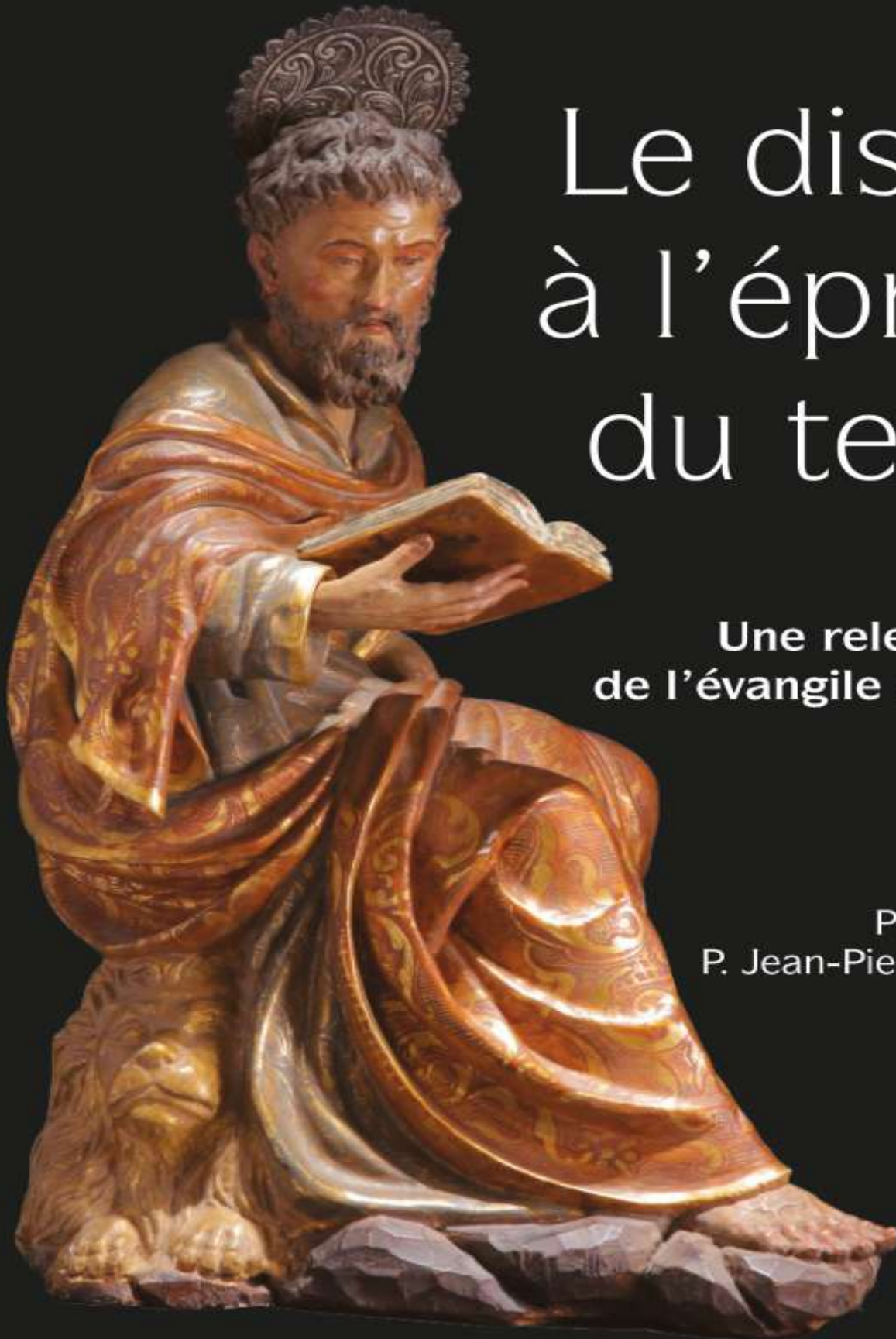


Agnès Gueuret

# Le disciple à l'épreuve du temps

Une relecture  
de l'évangile selon Marc

Préface  
P. Jean-Pierre Longeat osb



SAINT-LÉGER ÉDITIONS

Agnès Gueuret

LE DISCIPLE  
À L'ÉPREUVE DU TEMPS

Une relecture de l'évangile selon Marc

Préface

Fr. Jean-Pierre Longeat osb

**SAINT-LÉGER** ÉDITIONS

# Préface

En prenant en main les livres des Évangiles, chacun est invité au grand voyage de Jésus. Mais un tel voyage ne se fait pas seul ; il y a toutes sortes de compagnons sur la route. Agnès Gueuret est l'une de ses femmes qui n'en finissent plus de marcher aux côtés de Jésus et des autres qui le suivent comme celles que décrivent les auteurs bibliques. Et elle sait raconter l'aventure que cela entraîne. Elle y encourage inlassablement. Ce qui touche le plus chez elle, c'est que son cœur est traversé par mille questionnements. Elle n'assène pas des vérités, elle cherche avec nous, sur la route, la vérité qui se révèle sous nos yeux.

Comment en effet, dans cette vie, n'être pas assailli de questions lancinantes ? Pourquoi l'injustice, pourquoi la souffrance, pourquoi le mal ? Alors même que le bien reste non moins surprenant dans tout ce fatras d'incohérences. Et malgré tout cela, nous marchons, nous avançons, en serrant les dents parfois pour suivre le mouvement qu'imprime en nous Jésus. Ensemble, avec patience, avec « passion », nous sillonnons la Galilée, nous passons plusieurs fois la Mer, nous montons vers Jérusalem. Et surtout nous écoutons cette voix si précieuse qui vient de lui, Jésus, et nous raconte les secrets du cœur de Dieu. La route est longue, mais le trésor de l'eau vivifiante est toujours là, à portée de mains, à l'infini.

Au plus creux de l'expérience du disciple, il y a impérativement, la dépose de sa propre vie, à la suite de celle du Christ. Il ne s'agit pas de mourir macabrement, il s'agit de vivre au-delà de tout enfermement. Il s'agit d'être soulagé du poids de l'illusion de soi, pour se trouver soi-même et vivre enfin y compris dans la mort comme un Vivant. Avec Agnès Gueuret, dans une discrétion extrême, nous entendons à cette heure de la mort, la voix du centurion : « Celui-ci était vraiment le fils de Dieu » et nous

entrevoyons le regard des femmes qui ont marché auprès de Jésus depuis la Galilée et qui l'accompagnent encore dans sa Pâque.

Avec Agnès Gueuret, la compétence n'a d'égal que l'extrême frémissement d'une vie donnée. Ce livre n'est pas un commentaire, c'est une plongée, c'est un baptême, qui permet de se tenir debout pour veiller sur le trésor et le transmettre.

Voilà donc un petit livre de chevet pour le grand destin de nos vies dans l'ordinaire des jours.

À l'Abbaye de Ligugé, le 22 novembre 2023  
fr. Jean-Pierre Longeat

# Avertissement

Le travail d'écriture ici proposé est le résultat d'une relecture de l'évangile selon Marc suscitée par des questions qui se sont posées et se posent à moi aujourd'hui. Je livre ici, de façon personnelle et dans la simplicité, le cheminement de « mes » questions adossées à la relecture d'un texte que je fréquente depuis longtemps. Je ne me souviens pas sans une certaine émotion des cours de Pierre Geoltrain suivis à la V<sup>e</sup> section de l'EPHE en 1974 et dans les années suivantes, cours qui avaient pour sujet cet évangile. C'était l'époque où l'exégèse biblique s'ouvrait à l'analyse sémiotique des textes d'Algirdas Julien Greimas et accueillait le livre de Fernando Belo intitulé *Lecture matérialiste de l'évangile de Marc*. Ce passé lointain m'est toujours présent, même si j'ai fait depuis mon chemin après le mémoire de l'EPHE présenté en 1980<sup>1</sup> et la thèse qui a suivi soutenue en 1985<sup>2</sup>. Mon travail de comptable à plein temps m'a ensuite éloignée un long moment de ces sphères d'études, mais quand le temps de la retraite est venu, c'est vers ce domaine que je me suis tout naturellement tournée. Si l'on y ajoute, ma redécouverte d'une capacité d'écrire que bien des circonstances m'avait ôtée, on aura le soubassement de l'histoire qui m'a conduite à ce nouvel écrit et qui peut expliquer à la fois « le sérieux » et « la certaine liberté » dont sont teintées les pages qui suivent.

Des amis, les un(e)s biblistes et théologiens, les autres compagnes/compagnons d'écriture dans l'atelier que je suis depuis plus de vingt ans, m'ont aidée à trouver l'architecture de ce livret qui prend la liberté d'emprunter des formes différentes : relectures, commentaires, poèmes, formes qui s'égrènent et parfois s'imbriquent. Toutes les refontes par lesquelles ces pages sont passées permettront-elles aux lectrices/lecteurs auxquels je les dédie d'y entrer aisément pour leur plaisir autant que pour l'intérêt qu'ils

peuvent y trouver ? Je l'aimerais, car si l'on écrit pour soi et que cela vous parle, cela ne concerne-t-il pas tout naturellement autre que soi ?

« Pas un jour sans un trait », disait Paul Klee reprenant les propos tenus il y a bien longtemps par Pline Le Jeune : « Nulla dies sine linea ». Ces pages elles aussi s'inscrivent dans cet exercice auquel je me tiens chaque matin devant le clavier des lettres de mon ordinateur.

---

<sup>1</sup> Mémoire publié au Cerf sous le titre *L'engendrement d'un récit l'évangile de l'enfance selon Luc*, Lectio Divina 113, 1983.

<sup>2</sup> *La mise en discours, recherches sémiotiques à propos de l'évangile de Luc* Éditions du Cerf, collection Thèses, 1987.

# Exergue

## Reprise

*comme un vieux vêtement rapetissé,  
comme la coda différée après la pause,  
comme un regain d'attention  
après un moment de distraction...  
et mille et autres choses...*

*Ici, recommencement d'une course  
perdue dans les brumes de l'histoire  
et cependant éperdue  
tant un désir ardent, fougueux  
en imprègne les moindres méandres*

*Retour au point de départ  
mais non sans l'obligation  
d'avoir à mesurer  
les tailles infligées à l'arbuste  
en sa croissance  
lequel, vaille que vaille, pousse,  
avance, va son chemin.*

*Retour sur un parcours  
à l'heure où la vieillesse  
comme une fleur désorientée  
repense aux rayons clairs  
d'un soleil pur  
tel un trésor  
caché dans le grenier  
ou enfoui dans la cave  
de son âme en attente*

*d'une éclosion prochaine.*

Est-ce le poids de l'âge ? Ou bien l'étendue des désastres qui affligent la terre ? Les glaciers fondent, les mers débordent, le sol s'assèche et les pauvres suffoquent tandis que les plus riches profitent sans vergogne ! Pire ! Certains<sup>3</sup> envoient les leurs se faire tuer et massacrer leurs proches pour que leur règne à eux demeure !

Pourquoi ai-je pensé au jardin de « Gethsémani » ? L'appel au Père et son silence, la sueur de sang et l'abandon des amis les plus proches ensuqués de sommeil, et celui qui trahit aux portes de l'enclos. Il a trente ans, un parcours exemplaire et le voici soumis aux coups et à la mort. Il a trente ans : il va mourir ! Que ferait-il aujourd'hui même si, atteint de vieillesse, ses yeux et ses oreilles voyaient cette misère sous mille formes gangréner les humains ? Reprendrait-il son bâton et son sac pour arpenter la Galilée ? S'arrêter pour héler des pécheurs sur le lac ? S'asseoir dans une barque et haranguer la foule, enseigner ses disciples et guérir les malades ? Ses jambes alourdies par les années le porteraient-elles, vaillant, à proclamer à tous les vents « Le temps est accompli ! Le règne de Dieu s'est approché ! » ?

Du fond de l'abîme où mon âme chaque matin doit émerger après les nuits sans lune et devant les désastres inchangés qui accablent la terre, j'ai repris dans mes mains le livre où sont consignés les faits et gestes de Jésus « Christ » qui s'est dit « fils de l'homme » et que ses disciples eux-mêmes ont appelé « Fils de Dieu ». Et là, je me suis souvenue de réflexions montées en moi il y a plusieurs années, après avoir lu le chapitre de Kierkegaard intitulé : « Les disciples de seconde main » dans son ouvrage « *Les miettes philosophiques* »<sup>4</sup> ; en reprenant le titre de ce chapitre « Les disciples de seconde main », j'avais écrit :

Sur nulle vague un jour clairement dénommée  
Il n'a dit qu'Il marchait. Toujours Il va, Il passe  
et celui qui le suit ne sait jamais d'avance  
la courbe de la route ou son escarpement.



Aux profondeurs de l'heure une baie  
parfois s'ouvre :  
brève clarté, lumière, écartement des doutes  
dont le vent se repaît sur les brumes du fleuve.  
En l'instant immobile, un souffle se fait brise.

Sur nulle vague offerte en repère à ses sens  
le disciple ne peut tabler assurément  
à ceci près qu'il ose entrouvrir son oreille  
à la montée en lui des compassions humaines  
sans deviner qu'ainsi un ouvrage s'esquisse  
en ses os devenus abîme où va le Maître.

Jésus, le Christ, vieillirait donc en moi, disciple que la compassion envahit et submerge à voir tant de malheurs accabler notre monde. Serait-ce là le soc capable de changer la terre des combats en un champ préparé à la moisson de grains qui rassasient ?

Sur la route qui monte aux pieds des tours, j'ai osé ces pensées et repris l'ascension qui porte mes années jusqu'à leur terme, quand le vase de terre que sont mes os se brisera sur la margelle et qu'un autre disciple reprendra le flambeau passé de mains en mains depuis ce temps où Jésus, « Christ », a proclamé à qui voulait l'entendre : « Les temps sont accomplis : Le royaume de Dieu est à portée de main ». Et dans l'aurore de ce jour, les derniers mots du Livre comme à nouveau résonnent au plus profond de moi dans la voix du Souffle Saint et celle des disciples qui Le supplient : « Seigneur Jésus, viens ! Viens, Seigneur Jésus ! »

---

<sup>3</sup> Poutine en Russie, les Ayatollahs en Iran, le sort des Ouighours en Chine.

<sup>4</sup> C'était au cours d'un séminaire de Sabina Loriga et Olivier Abel à l'EHESS en 2003.

## I. - « *Da capo* »<sup>5</sup>

Devant le crépuscule qui tombait peu à peu sur la ville qui m'entourait, j'ai repensé à la dernière page des évangiles ; à ce soir-là précisément où les disciples, la tête basse, s'en retournaient chez eux après la mort de leur Seigneur. Pourquoi alors en moi s'est imposé le souvenir des femmes munies des aromates franchissant la colline qui menait au tombeau où l'on avait, la veille du sabbat, déposé le corps supplicié de Jésus ? Matthieu, Marc, Luc parlent d'elles ; seul Jean a sa façon de les réduire à une, comme si l'évoquer convoquait toutes celles de ce jour-là et des jours à venir qui, de leurs larmes et leurs prières, monteraient au tombeau avec des aromates pour oindre leur Seigneur et accueillir de lui son baume salvateur afin de le répandre sur tout disciple, sur tout humain. Qu'avaient donc fait ces femmes ? Avertir, parler, convaincre, inviter par des silences et des paroles à s'élancer pour voir ce qui en vérité se passait là ? Peut-être. Mais il y eut aussi ces femmes, dont parle Marc. Atterrées, elles scrutaient le sol et s'enfuyaient, la peur au ventre, munies pourtant de l'ordre étrange qu'elles venaient d'entendre : « Retournez donc en Galilée ; c'est là qu'il vous attend ! »<sup>6</sup>

Toute reprise musicale a-t-elle la vigueur de l'injonction de cette aurore où il fut dit : « Allez là commencer à nouveau » ? Aucune aube ne naît de la nuit qui précède sans le retour de l'astre. Oserai-je à mon tour comprendre qu'il me faut laisser au sol les aromates ? Ne sont-elles pas faites pour enterrer l'espoir de vie que je sens prête à s'éteindre en ma nuit tendue à recevoir les seuls bandeaux des sépultures ? Est-ce à moi que s'adressent ces mots : « Retourne donc en Galilée ! C'est là justement qu'il t'attend ! » ?

*Le chant ce matin est monté*<sup>7</sup>  
*sorti de la nuit sombre*

*où il s'était enfui,  
le chant du cœur transi  
par l'absence infondée  
de qui l'on aime intensément,  
le chant de l'attente patiente  
inscrite en lettres fortes  
sur le vélin qui garde l'âme  
des attaques perverses,  
et dans l'aube soudaine  
le chant s'est fait louange  
au pas de l'ange  
venu lever  
la chape de ténèbres  
qui voulait s'imposer.*

---

<sup>5</sup> En musique, locution indiquant qu'il faut reprendre un morceau depuis le début.

<sup>6</sup> Marc 16, 1-8.

<sup>7</sup> Dans la lecture et la méditation qu'elle a suscitée en moi, j'ai choisi de laisser parfois, comme ici, ma plume de poète s'exprimer, autre manière de traduire mon écoute de l'évangile selon Marc.

## II. - Les commencements

Au début de l'évangile de Marc<sup>8</sup>, Jésus va vers Jean le Baptiste, au Jourdain, pour s'y faire baptiser. Puis il y revient après son séjour au désert où il avait été jeté<sup>9</sup> ; ce désert où il avait résisté au froid, à la faim, aux mirages que la solitude dresse aux pensées, aux désirs, à la vie. Avec les bêtes sauvages il avait partagé l'espace où il recevait aussi l'assistance d'en haut. Et maintenant<sup>10</sup>, il revenait en Galilée pour annoncer que le moment eschatologique était accompli. Jean, celui qui précède, avait mené à bien ce dont il avait été chargé, c'était maintenant à lui, Jésus encore nimbé de ses victoires accomplies au désert, de reprendre le flambeau et proclamer : « Les temps sont accomplis. Le Règne de Dieu est à portée de mains ! ». Voyez ! Déjà les collines s'abaissent, les ravins s'aplanissent, les chemins tortueux se redressent ; le droit s'immisce en tout codicille, le juste prend sur lui de mener à leurs termes les intentions les plus pures formées par devers soi dans le secret du cœur, de l'âme.<sup>11</sup> « Le Règne de Dieu s'est approché : retournez-vous et croyez à l'évangile ! »

*En réécoutant ce passage où le désert s'introduit en creux dans la terre de Galilée où désormais le récit va maintenir Jésus, comme pour nous dire d'où ce dernier puise la lumière et la force nécessaires à l'accomplissement de sa mission, je me suis arrêtée, m'interrogeant <sup>12</sup> : ne suis-je pas moi-même confrontée aux tentations auxquelles Jésus fut soumis au désert et que les textes de Matthieu et de Luc ont plus clairement exprimées ? De quelles faims suis-je assaillie ? À quels pouvoirs suis-je contrainte de résister ? De quelle reconnaissance suis-je infondée à me targuer ? Dois-je entendre à ce méandre du récit l'invitation à abandonner sur le bord du chemin mes vieilles peaux, hésitations, attermoiements et autres impasses prêtes à quadriller mon existence ? N'est-ce pas d'ailleurs ce qui sous-tend l'injonction à la conversion ?*

### a. L'appel des premiers disciples et les heures qui suivirent<sup>13</sup>

Poursuivant ma lecture de Marc, la mémoire de la séquence où Passolini évoque les premiers pas de Jésus dans son film

« L'Évangile selon Saint Matthieu » s'est imposée à moi et je me suis prise à décrire ainsi la scène suggérée par Marc : la brume ce matin-là inondait les collines et sur le bord du lac les roseaux s'entretenaient avec le vent. Ni la bécasse, ni le héron n'étaient sortis de leurs repaires. L'onde s'enveloppait d'un voile fait de soie grège. Sur le chemin qui serpentait telle une écharpe faite pour réchauffer les cous transis, un homme allait. De son pas vif, il arpentait, il dépassait, il se hâtait et son manteau flottait au vent, à la façon d'une voilure partie pour côtoyer les antipodes.

Or ce matin-là au bord du lac où il passe, Jésus voit deux pêcheurs sur leur barque arrangeant leurs filets. Il les appelle et eux « aussitôt »<sup>14</sup> se lèvent, viennent. Deux pas plus loin, il appelle les deux Zébédée ; à leur tour, ils abandonnent et leur barque et leur père pour le suivre « aussitôt ». Et il va, manteau au vent, les entraînant dans son sillage. Or ce jour-là chaque fois qu'il fait une pause quelque part, l'urgence scande ses faits et gestes : à la synagogue où il parle, à la maison dont il guérit l'hôtesse, aux portes de la ville où les malades, le soir tombé, viennent à lui : qu'il les guérisse ! « Aussitôt », comme le tempo donné à la cantate, comme le rythme impulsé à la danse dans l'élan de la vie tel un bourgeon un matin de printemps.

*Suis-je capable à cette heure, « en l'instant » de m'accorder à cette invitation comme le violon entend le « la » donné par le hautbois et ajuste ses cordes afin de jouer sa partition à sa place simplement, sa place indiquée par le compositeur ? J'ai osé le penser en accueillant au fond de moi, au point où l'âge ne modifie ni les pensées ni les mouvements de l'âme, ces paroles montées à mon oreille : « Viens, suis-moi ! » Nouvellement ? Droitement ? Dans l'urgence ? Reprendre ma flûte ou mon accordéon, ou bien ? Savais-je au juste à quelle place et à quel instrument il m'avait assignée ?*

## b. Le lendemain et l'ajustement des résonances<sup>15</sup>

Ce premier jour, Jésus l'avait passé à enseigner et à guérir jusqu'au soir où, à la porte de la ville, ils étaient encore accourus nombreux pour l'entendre et se faire guérir. Le lendemain, à peine après l'aurore, Pierre le cherche. Il le trouve à la périphérie de la cité, au creux de la colline dénudée où le sable s'accumule. Il est là, silencieux, absorbé. À la nuit noire il était sorti sous la nécessité de

venir s'accorder, dans le silence, à son Dieu et Père : travail d'écoute, d'ajustement, de mémoire. À la question de Pierre, il répond qu'il est sorti pour aller vers les autres villes de Galilée, des villes qui ont droit à sa présence, tout comme Capharnaüm.

Et c'est ainsi qu'il s'en va, dans la contrée, passant de synagogue en synagogue, enseignant les gens et guérissant les malades accablés, suppliants. Les entrailles nouées, il délivre de leur prison et de leurs chaînes ceux qui étaient marqués de lèpres aux mille formes, ces impurs exclus des bien portants, ces renvoyés aux marges. Mais il doit subir aussi les vociférations d'esprits que la folie tourmente. Ceux-là provoquent sa pitié encore plus que les autres et il ordonne à ces dérivés et à leurs cris de s'en aller ailleurs vaquer à leurs affaires. Pourquoi à un moment donné, la colère le prend-elle ? Cette folie en s'évacuant aurait-elle brouillé les ondes ? Cette clameur en envahissant l'alentour outrepasserait-elle la mesure, le tempo, le ton qui donnent sens à la partition ? Alors il les fait taire et s'en va ; il gagne la périphérie des cités cherchant un lieu où les interférences ne risqueraient pas d'engendrer des contresens et des erreurs sur sa personne et ses actions. De publicité, il n'a rien à faire !

*Dans la montagne abrupte au cœur de la nuit noire où aucun bouquetin n'oserait se risquer, dans le désert aride qui n'est que sable fin où le pas ne s'assure, où progresse la soif, lui, Jésus, se tenait donc indomptable, dressé telle une flèche entraînée par l'élan qui habite son âme face à son Dieu et face aux hommes dont il accueille toute faiblesse, tout désir, toute attente. Dans l'urgence il savait de sa voix instruire et de ses mains guérir, lui, dont les entrailles grondaient, frémissaient à voir et pressentir l'étendue des douleurs qui accablaient ses frères. Et je songeais : entre ces temps anciens et aujourd'hui, quelle différence ? Les mêmes maux atteignent les humains et qu'en est-il pour les guérir ? Rien que la compassion de ceux qui s'évertuent à trouver des remèdes ? Et si ces bienfaiteurs d'humanité échouent, au milieu du désert que, trop souvent, nous créons, que reste-t-il ? L'angoisse ? La peur ? Le désespoir ? Et voilà que nous sommes à nouveau invités au désert, le nôtre tel qu'il est, capable, semble-t-il, de se transformer en lieu de vie. S'y glisser ouvrirait un possible, celui d'y rencontrer dans son sillage le Souffle, cet avocat qui console et recrée l'espérance ? Même en cet âge avancé du globe dont les forces ravagées s'épuisent, en cet âge avancé de la terre qui est aussi le mien, est-ce encore possible ?*

### c. Après l'incompréhension, l'opposition

*Dans le désert,  
le poids du songe a envahi l'aurore,  
le songe aux ailes sombres*

*venu d'on ne sait où.*

*Reprendre sa respiration.  
S'en aller rechercher  
au fond de soi la terre,  
la terre-mère qui accueille  
les pensées les plus noires  
comme les plus légères  
sans sourciller dans son savoir  
de ce qui peut apeurer, tourmenter  
l'âme en sa quête d'harmonie.*

*Sur les chemins de Galilée  
le Maître lui aussi fut assailli  
des terreurs les plus folles  
quand il rencontrait les obstacles  
dressés par des savoirs  
certains de détenir la vérité.*

*Mais toujours il allait,  
reprenait le chemin  
et « dans l'instant » trouvait  
le juste pas, cette ouverture  
à la présence souveraine  
qui l'habitait, le guidait, l'aimantait.*

*« En urgence » s'ouvrait  
aux forces telluriques  
l'issue où aplanir  
les chemins tortueux  
et offrir leur espace  
à la paix droite et claire.*

*Comment Jésus a-t-il affronté l'opposition souterraine qui affleure soudain sous son regard perspicace capable de sonder l'âme et ses abysses ? Il nous est dit ici comment Jésus, immédiatement et sans ambiguïté, entend et intercepte les raisonnements qui le traitent d'imposteur pour y répondre par sa parole. À son ordre, le paralysé se lève et marche, et les gens de s'étonner de son autorité. Quand plus tard, il se met à table chez Lévi, le collecteur d'impôts soumis à l'occupant, surgit une autre question : pourquoi partage-t-il son repas avec ces gens de rien et pêcheurs de surcroît ? Et plus avant dans le récit, pointe cette question : pourquoi ses*

*disciples ne pratiquent-ils pas le jeûne comme il convient et pire se permettent-ils de froisser les épis d'un champ de blé pour alléger une heure où la faim les tenaille ? Oui, il convient de le tenir à l'œil, ce prétentieux, se disent scribes et grands prêtres ! Alors quand dans la synagogue, il fait venir cet homme à la main sèche et, pris de colère, leur jette à la face leur propre iniquité, « aussitôt » réunis en conseil ces notables et référents de la loi se mettent à rechercher comment à jamais le faire taire, ferme intention – consciente ou inconsciente – de retourner contre ce nouveau maître l'élan qui l'habite, semble-t-il depuis le début, dans la « droiture » et l'« empressement » qui l'ont saisi.*

*Les hostilités sont donc déjà déclarées. Après ce qui est arrivé à Jean, on aurait dû s'y attendre. Mais que la force qui l'habite revienne à lui « comme un boomerang » pour essayer de le détruire, l'avait-il pressenti ? Dans le récit de Marc, j'entends comme un soupir très prégnant et très long. Car après cette confrontation le récit nous indique que Jésus se retire avec ses disciples au bord de la mer : il se retire, il tente de s'absenter de la lice en s'entourant uniquement de ceux qu'il a choisis. Comme un repos, une reprise bienfaisante. Sauf que, là encore, son projet est bousculé : de partout, du centre à la périphérie du territoire et au-delà, la multitude le cherche, le trouve, le rejoint. Il devra même, après l'enseignement et les soins qu'il prodigue à nouveau, réitérer aux esprits qui l'appellent « Fils de Dieu » l'obligation de se taire par crainte de ces interférences qui brouillent l'onde où se reflète son vrai visage. Alors il s'en ira dans la montagne et appellera « ceux qu'il voulait » nous dit le texte. Et là il y a comme un double mouvement, celui venu de lui : il les appelle, et celui venu d'eux : ils s'approchent de lui.*

*Réciprocité. Contraire de la condamnation qui, dans la synagogue devant la main guérie, avait suscité les colères, la sienne et celle des pharisiens. Ici ouverture d'un chemin, d'une relation vitale qui agit tel un enfantement : « Ceux qu'ils voulaient il les appelle et ils viennent à lui. » S'il en institua douze, il s'agit d'abord de « ceux qui le suivaient », ses disciples, tous sans exception. Sur la montagne à cet instant de ma lecture, je me suis retrouvée prise dans ce mouvement-là : il les appelle et ils viennent à lui. Pourquoi ? Comment ? Après tant de siècles et sous le poids des ans oser entendre qu'il puisse aussi s'agir de « lui et moi » dans cet échange-là précisément ? Je ne le sais et ne pourrais en rendre compte sauf à en attester la trace inscrite au fond de moi.*

*Et parmi eux il en institua douze : Marc les nomme un à un jusqu'au dernier, le douzième, celui-là même qui le livra. Les opposants à son action*



*et à son être, il lui en fallut compter un parmi les siens.*

d. De la montagne à la maison,  
les hostilités s'affirment

De retour à la maison, nouvelle incompréhension, autres hostilités : « Il a perdu la tête ! » « Il a en lui le diable et c'est par les démons qu'il chasse les démons ! ». Il aura beau leur démontrer l'absurdité de leur propos : (car comment un royaume peut-il se liguier contre lui-même ?), même ses plus proches, sa famille, viennent pour l'obliger à en terminer avec ces excès : voyez ! il ne peut même plus se restaurer comme il convient tant les foules le pressent ! Et quelle réponse invraisemblable : sa mère, ses frères, ses sœurs : ceux qui l'écoutent et font la volonté de Dieu ? ! Allons c'est de la démence !

Alors il repart à nouveau au bord de la mer<sup>16</sup>. On l'y trouve assis sur une barque à peine éloignée du bord pour que porte sa voix et, sur la rive, on voit une foule d'hommes et de femmes, assis ou debout, attentifs. Et il leur parle en paraboles, en « paroles posées à côté », en énigmes, comme s'il voulait les mettre à l'épreuve. Car tout à l'heure, même les disciples l'interrogeront : eux aussi n'ont pas compris, alors la foule...

« Le semeur sortit pour semer » et les figures s'enchaînent : le bord du chemin, un endroit caillouteux, des épines, et de la terre arable à souhait. À chaque lieu, le traitement différent du grain selon le terrain dans lequel il est tombé. Que celui qui a des oreilles entende !

Le grain, expliquera-t-il aux disciples, c'est sa parole et le terrain sur lequel elle tombe, c'est chacun et la qualité de son écoute.

« Et il leur disait », Marc reprend par quatre fois cette expression pour égrener les images : la lampe qui éclaire à condition de n'être pas mise sous le boisseau ; le choix de la mesure employée pour soupeser et les autres et soi-même ; la germination qui se fait dans la terre que le semeur dorme ou travaille ; et cette plante fourragère partie d'un grain minuscule pour s'épanouir très haut vers le ciel au point d'abriter les oiseaux qui viennent s'y nicher : autant de figures

du Royaume des cieux, ce règne qui s'est approché et que sa parole livre aux oreilles qui savent écouter.

Et comme il connaît les limites de toute oreille, à ses disciples en particulier, il reprenait une à une les figures qu'il venait d'employer et il expliquait ce qu'il voulait par là leur dire.

*Immensité du doute. Nuages d'incompréhension. La musique se donne mais l'oreille ne peut qu'enregistrer le ton sans en saisir l'accord qui s'inscrit, malgré tout, sur tout être assoiffé. Est-ce ainsi que je vais en cet âge où je m'interroge et cherche ce que, depuis l'aurore, j'aimerais tant comprendre ? À ces questions déclarées ou latentes, la parole dévoile sous le couvert d'images ce qui se passe en soi à l'insu, dans le silence qui contient toute chose aux temps des créations. Et si les opposants veulent assiéger tout désir, tout vouloir affamé de lumière, la mémoire du grain enseveli en terre pour germer et bientôt se faire fleur, épi, moisson à engranger, cette mémoire rompt le rang des oppresseurs et libère le cours où vogue le bâtiment.*

---

<sup>8</sup> Marc 1, 9.

<sup>9</sup> Marc 1, 12.

<sup>10</sup> Marc 1, 14.

<sup>11</sup> Traduction libre des versets d'Ésaïe cités en Marc 1, 2-3.

<sup>12</sup> Tout au long de ma lecture et de ma quête, outre les poèmes dont je parlais à l'instant, je marquerai des temps de réflexion personnelle comme je le fais ici, dans le désir de laisser affleurer les traces du travail intérieur suscité en moi par ces textes.

<sup>13</sup> Marc 1, 16-34.

<sup>14</sup> Ce terme « aussitôt » reviendra 40 fois dans le livre, comme reviendra 26 fois cet autre terme « à nouveau » ; « aussitôt », « de nouveau », deux marques de ce que j'aime ici appeler « le tempo » sous-jacent à l'ensemble du texte de Marc. Mais il convient aussi de souligner, dans les premiers versets de Marc, la présence d'un autre terme ayant la même racine « droit » Mc 1, 3 que « aussitôt », « en l'instant » Mc 1, 10 : l'un s'en prend à l'espace, l'autre au temps pour y transmettre, semble-t-il, une même injonction. Ce que *le droit* indique aux pas sur le chemin, *l'urgence* l'imprime à l'esprit par une certaine mesure du temps : *immédiatement, dans l'instant, aussitôt.*

<sup>15</sup> Marc 1, 35-45 séquence que le désert encadre : 1, 35 « Au matin, à la nuit noire, Jésus sortit et s'en alla dans un lieu désert » et 1, 45 : « ... il restait dehors en des endroits déserts ». Le terme « aussitôt » revient deux fois encore dans ce passage comme il reviendra encore au chapitre 2 ; je devrais y revenir.

<sup>16</sup> Marc 4, 1-34.

## Pause<sup>17</sup>

Avant de me plonger dans la grande séquence qui suit structurée par les trois traversées sur la mer<sup>18</sup>, je m'impose ce temps d'arrêt pour reprendre mon souffle. L'élan primesautier, printanier, novateur qu'a revêtu la marche le long de la rive où Jésus a entraîné, il y a peu, ses quatre premiers disciples, a pris une autre valence : il s'est lesté du poids de contradicteurs peu à peu manifestés sur le chemin. Est-ce le même élan qui va habiter le récit qui s'ouvre et nous entraîne au milieu de la mer où sévit la tempête ? Je vais le découvrir : l'urgence marquera aussi ce grand passage ; sa course de rive en rive va souligner avec insistance la nécessité de la confiance, de la foi à donner jusqu'à s'interroger sur ce pas de côté dans lequel l'intelligence (qui a peur de comprendre) se réfugie. Enseignement de Jésus à ses disciples ? À moins que ce ne soit le rédacteur du livre qui entreprend par cela d'avancer sa leçon pour qui le lit ?

Quoi qu'il en soit, les couleurs du ciel vont se teinter de grisaille et d'orage ; certains sentiers seront difficiles à gravir ; le va-et-vient des foules laissera de moins en moins d'espace où respirer ; et la mort du Baptiste confirmera qu'ici se joue un combat sans merci.

Seule dans mes pensées, instruite par les premières pages de Marc lues et relues, habitées sans cesse par cet « aussitôt » relevé tant de fois, je m'interroge encore : il y a si longtemps que j'ai dépassé mes commencements, n'ai-je donc pas nombre de fois rencontré ces successions de tonalités, légères à l'aube, plus graves quand vient la fin du jour ? Et la question de me reprendre : comment continuer mon « chemin du soir » dans l'appel du premier jour toujours présent au fond de moi ?

---

<sup>17</sup> Au terme de chacun des mouvements qu'empruntera ma quête retranscrite en ces pages, je marquerai un temps d'arrêt à la façon d'une ponctuation, cette nécessité imposée par les textes pour entrer dans le mouvement de la pensée ou de la partition.

<sup>18</sup> Marc 4, 35-41 ; 6, 45-52 ; 8, 11-21.

### III. - Les traversées<sup>19</sup>

Comme si le récit n'en était pas un, voici que les séquences s'enchaînent à la façon des pointillistes traçant les formes sur leur toile. Bien malin, en effet, serait celui qui déterminerait la géographie exacte des lieux ici parcourus. J'énumère : « *Un* », le soir venu, il leur dit : « Passons sur l'autre rive »<sup>20</sup> ; « *Deux* », il avait envoyé en mission ses disciples et ils en étaient revenus heureux mais fatigués, rompus. Alors prenant la barque, il les emmène à l'écart au-delà de la mer.<sup>21</sup> « *Trois* », après une nouvelle confrontation avec les pharisiens, Jésus remonte dans la barque emmenant avec lui ses disciples vers l'autre rive.<sup>22</sup>

Trois traversées de la mer donc et l'autre rive, les autres rives.

*La mer*  
*et ses reflets changeants,*  
*son parfum d'iode, ses vagues, ses houles,*  
*son miroir où en plein jour se joue le soleil*  
*et, dans la nuit, la lune aux faces multiformes ;*  
*la mer, « la mer toujours recommencée ».*

*Et l'autre rive*  
*celle que l'horizon sous-tend d'un attrait invisible*  
*pour timoniers de tout pays et de tout temps*  
*vers le havre où mènent les désirs,*  
*vers l'île ou vers la terre lointaine,*  
*connue ou étrangère ?*

*« Passer sur l'autre rive »*  
*image de la mort qui un jour sur le fleuve*  
*s'est imposée à moi tandis que je suivais*  
*le vol d'une bergeronnette*  
*et qu'au tréfonds de moi*

*le désir d'« en finir à jamais » s'insinuait.*

*Mais ici, qu'en est-il ?*

a. Lors de la première traversée racontée ici par Marc, puisqu'un sommeil profond avait pris Jésus tout entier et qu'il n'entendait rien de la tempête qui sévissait, les disciples, apeurés devant les flots prêts à les anéantir, le réveillent : « Que fais-tu ? Nous périssons ! » Alors Jésus se lève, commande aux éléments qui s'apaisent et aux disciples, il reproche : « Où donc est votre foi ? » Mais eux ne voyaient que l'étonnant pouvoir qui le haussait bien au-delà d'eux-mêmes : « Qui est-il celui-là pour que les bourrasques et les flots lui obéissent ? »

*Un jour prochain, Joseph d'Arimatee posera son corps descendu de la croix dans un tombeau creusé dans le roc mais que, trois jours plus tard, nous disent les évangélistes, il aura déserté : les femmes venues avec les aromates ne l'y retrouvèrent pas. Un ange vint leur dire : « Il s'est levé ! Ne le cherchez pas ici ! ». Le sommeil de la mort l'avait-il épargné comme au fond du bateau soumis à la tempête un certain soir ?*

*Si Marc raconte la rencontre des femmes avec l'ange devant le tombeau vide, il nous a donné ce récit de tempête où le sommeil a signifié la mort dont Jésus se relève et, impérieux, commande aux éléments contraires. Récit prémonitoire au plein milieu de la tragédie qui se joue ? Avertissement ? Pédagogie ? Car le dernier mot de toute l'aventure n'est-il pas cette question :*

*« Où donc est votre foi ? »*

*Lorsque Jaïros décontenancé en apprenant la mort de sa fille alors qu'il entraîne Jésus vers elle, s'entend dire : « Sois sans crainte, crois seulement », s'agit-il de la même « crainte » dont les disciples sont saisis dans la barque après l'apaisement de la mer ? Et devant le désastre de la mort, « croire » est-il la seule issue possible, comme, après l'ouragan réduit au silence, celle que les disciples auraient dû emprunter ?*

*La femme qui souffrait depuis douze ans d'hémorragies, elle, ne s'est pas posé la question : « Si j'arrive au moins à toucher ses vêtements, je serai sauvée ! » Ce qu'elle fait et ce que Jésus bientôt atteste : « Ta foi, t'a sauvée ! ».*

*La « foi », la « confiance », cet autre fil qui traverse le récit et tisse pour le lecteur ce qui le relie à tous les actes et les paroles de Jésus, lien capable de se traduire par une attention redoublée et d'une force étonnante jusqu'au plus profond de soi.*

*Mais ce n'est pas donné d'avance. Tout à l'heure Jésus lui-même s'étonnera de ce que, dans sa patrie, ils ne croyaient pas en lui et les disciples eux-mêmes n'en sont encore qu'au début de leur apprentissage.*

Et voici que la barque accoste sur une « autre rive », celle des Geraséniens en Décapole, ce pays étranger qui fait face à la Galilée.

Un grand malade qui a perdu la raison au point de s'enchaîner, se mutiler, se déchirer avec des pierres, s'avance et voyant Jésus, court vers lui et crie : « Que me veux-tu, Fils du Dieu Très Haut ? Ne me tourmente pas ! » Car Jésus lui disait : « Sors de cet homme, esprit impur ! » Lorsque la légion des esprits qui perturbaient cet homme se fut jetée dans les porcs et précipitée dans la mer, l'homme guéri voulut accompagner Jésus qui, remonté dans la barque, s'en retournait puisqu'on ne l'accueillait pas. Mais Jésus le renvoya chez lui rapporter aux siens tout ce que le Seigneur avait fait pour lui dans sa miséricorde.

*D'un bord à l'autre, à l'étranger comme dans son pays, Jésus, seul face à l'être humain dévasté. Jésus, seul capable de faire de cet être-là son apôtre, celui qui, ayant traversé l'épreuve avec lui, s'en ira droit par les chemins, proclamant à son tour la bonne nouvelle. Jésus, tel un maître qui forge par sa parole et par ses actes le « je » du disciple qui lui répond et ose désormais se risquer à être ce qu'il est, un sujet à part entière.*

*Oh ! Cette traversée d'un bord à l'autre de soi-même quand le doute sur soi fait place à la confiance en soi, humblement, calmement, vraiment, et cela grâce à un autre, tout autre !*

b. Mais voici qu'ils vont traverser la mer pour la deuxième fois dans le récit de Marc.

Quand la femme avait touché son manteau, Jésus l'avait su « aussitôt ». De même quand il dit à la fillette « Réveille-toi ! », elle se leva « aussitôt ». Et Jésus en recommandant le silence sur ce qui venait de se passer, – toujours cette crainte de n'être pas entendu et compris pour ce qu'il est ? – il ajoute : « Donnez-lui à manger. » Puis il part de là et vient à Nazareth avec ses disciples où il ne put rien faire, car il n'y était pas reçu. Et il s'étonnait de ce qu'ils ne croyaient pas, la foi à nouveau convoquée comme la seule porte d'entrée vers la compréhension de ce qui se joue ; la foi qui ajuste le cœur au rythme de la vie nouvelle restaurée après l'épreuve, et toujours ce tempo de l'urgence : « aussitôt ».

Et le récit s'arrête un instant sur la formation des douze dont le départ et le retour encadrent le passage où l'on apprend la fin de Jean le Baptiste par ordre d'Hérode. Interstice qui tempère l'enthousiasme de cette mission fructueuse et donne à réentendre les extrémités où la lutte est engagée. Et tandis que Jésus emmène à

l'écart les « apôtres » – première et unique fois où les douze reçoivent cette appellation chez Marc – les voici empêchés de se reposer et de se refaire par l'arrivée de la foule ; et après que Jésus, pris de pitié, aura longuement enseigné cette foule, ce sont eux, les disciples, qui devront restaurer ces gens car il s'est fait tard ! Les cinq pains et les deux poissons partagés, les douze paniers remplis de ce qui restait du repas, Jésus « aussitôt » oblige ses disciples à remonter dans la barque et à le précéder sur l'autre rive pendant que lui-même renvoyait la foule.

Nouvelle traversée de la mer : le soir venu, la barque était au milieu de la mer, et Jésus, parti dans la montagne pour prier, était seul à terre. Vers la fin de la nuit, les vents contraires retenaient l'embarcation, alors Jésus vint vers eux en marchant sur les eaux. Affolés, croyant voir un fantôme, ils poussèrent des cris ; mais lui « aussitôt » leur parla : « Confiance ! C'est moi<sup>23</sup> ! N'ayez pas peur ! » Il monta avec eux dans la barque et le vent tomba. Les disciples étaient bouleversés : une fois de plus leur cœur était endurci, ils ne comprenaient rien aux pains partagés comme à la marche de Jésus sur la mer et à ce qu'il leur disait ainsi de lui en se donnant le nom même de Dieu<sup>24</sup>.

Par deux fois l'urgence a refait surface : « aussitôt ». Comme s'il était vital pour les disciples de quitter la foule et de reprendre la mer. Comme s'il était nécessaire pour eux d'entendre Jésus leur redonner courage et les assurer de sa présence : comme au jour où Moïse, devant le buisson, entendit le nom de son Dieu. Et cette touche insistante : « Ils ne comprenaient rien » et que faut-il comprendre si ce n'est accepter d'être dépassé par l'incompréhensible ?

*Sur le bord éloigné  
dans le temps et l'espace  
du lac où l'on nous dit  
qu'ils marchaient, lui et ses disciples,  
j'ai laissé ma mémoire  
s'imprégner de leurs pas*



*comme s'il importait que j'en saisisse  
et le rythme et le chant.*

*Le bord des eaux, maritime ou fluvial,  
ourle de son feston l'humaine condition  
et le passage qui s'y dessine s'avère  
objet d'angoisse et de douleur.*

*Assise sur la pierre  
qu'une herbe humide cerne,  
j'ai écouté le vent et regardé les vagues  
que son souffle argentait.  
Et j'ai attendu là que se calme mon cœur  
et que mes sens accueillent  
la beauté de l'instant où se conjuguent  
passé, présent et avenir lestés l'un après l'autre  
du poids de l'amour infaillible  
qui nous crée et récrée  
et sans fin nous conduit.*

c. Et voici la troisième traversée sur la mer

Ils touchèrent terre à Génésareth et abordèrent. Et dans le moindre hameau où ils entraient, on amenait à Jésus *les malades* et ceux qui le touchaient, même par la simple frange de son manteau, étaient sauvés.

Mais voici, montés de Jérusalem, des *pharisiens* et quelques *scribes* s'assemblent près de Jésus. Ils avaient observé comment certains disciples prenaient leur repas sans s'être lavé les mains selon qu'il est coutume d'après la tradition des anciens. « Pourquoi, Maître, tes disciples se comportent-ils sans respecter les traditions ? » Cingle alors de la bouche de Jésus le rappel qu'au nom de la tradition, ils ont annulé la parole de Dieu en interprétant et dévoyant un précepte aussi fondamental que celui qui enjoint d'honorer son père et sa mère. Mais de prendre son repas sans s'être lavé les mains, non cela ne rend pas l'homme impur. Ce qui sort de lui, – meurtres,

adultères, cupidité, envie, etc. – voilà ce qui le rend impur. Et c'est à la foule que Jésus alors s'adresse, contrecarrant ainsi les enseignements dévoyés des pharisiens.

Jésus part de là et se rend dans le territoire de Tyr. *Une syro-phénicienne* – encore une femme – entend parler de lui ; elle vient se jeter à ses pieds le suppliant de guérir sa fille qui est malade. Refus de Jésus : « Ce n'est pas bien de prendre le pain des enfants pour le jeter aux petits chiens. » Et elle : « C'est vrai, Seigneur, mais les chiens sous la table mangent les miettes des enfants. » Admiration de Jésus ! « À cause de cette parole, va, le mal est sorti de ta fille ! »

De Tyr par Sidon il revient à la mer de Galilée en traversant le territoire de la Décapole : tout territoire étranger. On lui amène *un sourd* qui de plus parlait difficilement. Le prenant à l'écart, loin de la foule, Jésus lui met ses doigts dans les oreilles, crache et lui touche la langue ; puis il dit : « Ouvre-toi ! » et « aussitôt » ses oreilles s'ouvrent, sa langue se délie, il parlait correctement. Et une fois de plus, l'injonction de n'en parler à personne. Ce qui n'empêche pas les gens reconnaissants de proclamer, citant Ésaïe : « Il fait parler les muets et entendre les sourds ! »

« En ces jours-là » à nouveau une grande foule le suivait. Déjà trois jours s'étaient écoulés et ces gens n'avaient pas de quoi manger. Les renvoyer le ventre vide ? Ne vont-ils pas défaillir en chemin ? Mais où trouver de quoi les rassasier de pain dans ce désert ? Sept pains et quelques petits poissons serviront bien pourtant de base à *ce repas dont il resta sept corbeilles*.

Et « aussitôt » Jésus monte *dans la barque* avec ses disciples pour se rendre, dit le texte, dans la région de Dalmanoutha, – région complètement inconnue du cadastre ! – où ils retrouvent des pharisiens. Ces derniers cherchent à lui tendre un piège. Mais à cette génération, il ne sera donné aucun signe ! Et Jésus remonte *dans la barque* pour l'autre rive. Et la discussion reprend avec les disciples qui ne comprennent pas la recommandation de Jésus : « Prenez garde au levain des Pharisiens ! ». Confusion dans leur esprit : ils

n'ont emporté qu'un seul pain et s'inquiètent. Reproches de Jésus devant leur incompréhension.

Et là se continue comme plus serrée l'initiation des disciples dont l'aveugle que Jésus guérit à Betsaïda pourrait bien être le paradigme : Pierre aux yeux décillés reconnaît : « Tu es le Christ ! »

Et il leur commanda sévèrement de ne parler de lui à personne !

*Aucune carte ne se retrouverait aujourd'hui dans ce dédale de lieux où le récit fait passer Jésus et ses disciples. Aucun chercheur n'est en effet capable de nous renseigner sur ce point. Mais une constante d'un autre ordre se donne à lire qui indique un chemin : le chemin de l'incompréhension des disciples. Bienheureuse incompréhension pour moi, lectrice, qui ne s'y retrouve pas dans ce dédale de terres et de mers. Malades, sourds, aveugles, affamés au milieu du désert, voilà c'est moi, c'est tout lecteur comme sont les disciples ! Du moins c'est ce que l'auteur de ces séquences ainsi agencées tente de dire. Du moins c'est ce que j'entends.*

*Si de signe il ne sera pas donné aux pharisiens, ces hommes savants qui ne cherchent qu'à faire tomber Jésus dans leurs pièges après avoir induit en erreur ceux qu'ils enseignent, pour les disciples les signes abondent : les guérisons – l'écoute, la vue, la parole retrouvées –, les pains multipliés, et cet entretien dans la barque dans cette troisième traversée de la mer où les reproches fusent mais porteront leur fruit quand Pierre se saisira de la question : « Que dites-vous que je suis ? » pour attester : « Tu es le Christ ! ».*

*Sous l'incohérence des chemins impossibles à retracer sur nos cartes routières, sous ce pointillé de rencontres et d'occasions où l'action et la pensée de Jésus s'expriment, un sens se donne à lire. Sur les terres comme sur les mers, une traversée s'effectue qui conduit à une reconnaissance dont il ne convient pas de parler tant qu'elle n'est pas menée à terme. Quand se brisera le cœur endurci, quand l'intelligence se peuplera de compréhension et que les sens s'inclineront devant l'impensable advenu, de quoi s'agira-t-il ? D'une naissance ? Celle que chaque aube offre au soleil évanoui chaque soir à l'horizon ? Celle que le cœur inquiet cherche sans cesse ? Retourner en Galilée où il nous attend serait faire et refaire ce tissage où nos mains s'empêtrent, où nos esprits qui s'interrogent n'arrivent pas à retrouver les motifs de la toile en train de se former sur le métier. Et si parfois naît en nous « incognito » la bonne réponse aux questions qui nous sont posées, la traversée reste la règle que l'on soit sur mer ou sur terre.*

---

<sup>19</sup> Marc 4, 35-41 ; 6, 45-52 ; 8, 11-21 ; trois épisodes que les études de Corina Combet-Galland rapprochent, « trois traversées » en barque dans le récit de Marc aux différences signifiantes (cf. les p. 194-196 et suivantes dans la thèse de Corina intitulée *Le dieu du jeune homme nu*, Neufchâtel 1998). J'en ai suivi le cours.

<sup>20</sup> Marc 4, 35-41.

<sup>21</sup> Marc 6, 45-52.

<sup>22</sup> Marc 8, 11-21.

<sup>23</sup> Les termes grecs traduits ici par « c'est moi » est le nom que Yhwh s'est donné à Moïse au buisson ardent en Exode 3, 14.

<sup>24</sup> Cf. note 23.

# Pause

Au mitan de la page, la main s'est arrêtée. Au centre du tableau, le pinceau s'est posé. Et au milieu de soi, le silence est monté. Comme après l'ouverture et le premier des thèmes déployés dans l'élan des départs, les pas ont pris le rythme étonné d'un soupir.

Sur le bord de la mer, mon esprit revenait. J'y entendais les eaux battant la rive et je songeais à la façon étrange dont nous furent transmis ces manuscrits noircis à l'encre il y a très longtemps. Ne s'est-il pas trouvé qu'après deux millénaires, les cris de Jérémie tracés sur parchemin nous étaient revenus dans des jarres d'argile par la main d'un berger, puis livrés à nouveau à des savants scrutant, datant, nommant ? Qui nous aura conservé ces écrits signés des quatre : Matthieu, Marc, Luc, Jean ? Dans quelle jarre ? Et dans quelle matière ? Sur quel tour le potier aura-t-il travaillé ?

Je regardais la mer, l'écume de ses vagues. Je scrutais l'horizon où ce soir le soleil plongera, laissant place à la lune et aux astres. La mer, parsemée en plein jour d'étoiles d'or, envoûtait mes pensées, convoquait ma mémoire.

La mer des joncs qu'il fallut traverser depuis l'Égypte où l'esclavage avait sévi. La mer qui rejeta Jonas après trois jours. La mer, ses ouragans, ses vagues maîtrisées par le seul Créateur écouté des dragons, serpents, Léviathans dont le livre de Job nous parle. La mer ourlée de sable blond dont mes yeux d'enfant se laissaient envoûter sans qu'aucune pensée de déluge ou de mort vienne troubler en eux une telle beauté, ce déluge que connurent Noé et ses fils et dont l'arche les sauva, si bien qu'ils vécurent au point de repeupler la terre après que la tempête eut cessé et tout anéanti.

Les racines sont là, dans l'histoire ancestrale qu'il suffit d'écouter pour soulever le voile et exprimer ce qui se joue entre les lignes de

l'histoire toujours recommencée. Aujourd'hui comme hier, l'esclavage sévit, qu'il ait ce nom précis ou simplement qu'il soit œuvrant dans l'inconscient comme dans le conscient. En Chine, les Ouïghours ; en Afrique les peuples gouvernés par des chefs qui retiennent pour eux les biens de leurs sous-sols sans souci de leurs frères ; que dire des tyrans en Russie, en Syrie, au centre de l'Europe et à ses marges ; et me voici rendue à nouveau sur les côtes de la mer intérieure. Oh ! Méditerranée témoin de tant de traversées d'Afrique vers l'Europe et devenue la tombe de ceux qui te confiaient leur destinée !

D'Orient en Occident, de Turquie à Gibraltar, d'Asie à l'Europe, aux Amériques, la traversée des mers se fait le synonyme des joies et des douleurs qui ponctuent toute vie. Parfois l'étau se serre et conduit à l'impasse, la vague traître a basculé l'embarcation et fait de la mer un tombeau. Parfois, le sursaut d'une foi montée dont ne sait où pulvérise l'obstacle et à nouveau le sang régénéré s'écoule aux battements du cœur sauvé des eaux. Et la désespérance conduit aux décisions qui bousculent les règles apparentes du monde et en triomphe, comme s'il suffisait de toucher une frange de cet habit porté par celui qui reçoit la confiance insensée qu'on lui donne !

Dans ce siècle où la terre menace de brûler, de devenir un désert, une glace qui apportent la soif sans eau pour l'étancher et où les volontés se heurtent aux excès, cahin-caha les uns, les autres s'évertuent sans trouver un accord pour soulager l'humanité de ses pires démons et donner à chacun et à la terre entière l'espoir d'un matin où une vie pérenne refleurira sans question, sans obstacle !

Sur la mer les disciples à trois reprises n'ont rien compris et se sont fourvoyés. Sur les rives multiples nommées et non nommées, il s'est trouvé des gens, femmes et hommes, acculés aux limites où le glas déjà sonne, pour trouver le chemin qui transforme la fin annoncée, déjà là, en un trou d'air où la respiration reprend : le sang mauvais s'arrête de couler ; la fillette se lève et mange, elle qu'on pensait morte ; et jusqu'à cette femme de Syro-Phénicie qui a l'audace

d'épouser la pensée du maître qu'elle invoque jusqu'aux limites vivifiantes que lui-même n'a pas exprimées ni conçues.

Pourquoi désespérer lorsque l'on a saisi comment tout regard bienveillant, toute vraie attention, sont capables d'ouvrir les portes et dépasser les seuils où la folie nous retient enchaînés ? En appeler à ce qui dort en nous capable de répondre en « je » au « tu » qui interpelle en prononçant le nom qui nous recrée, il n'est pas sur la route de certitude plus apaisante. Oser alors reprendre sur l'épaule son sac et de nouveau aller comme s'il s'agissait d'une résurrection, de celles qu'on ne sait ni d'où viennent leur force ni où elles nous mènent, tel ce souffle évoqué un jour à Nicodème par le Maître qu'il était venu voir de nuit pour échapper aux diatribes acerbes des pharisiens, des scribes dans les rangs desquels il siégeait.

*Les limites m'enserrent  
de temps, d'espace avec la sensation  
de voir s'amenuiser la perception  
de ce qui œuvre en moi,  
tendu vers la beauté,*

*la beauté d'un visage  
peint de mille façons au cours des âges  
par ceux qui ont suivi son appel insondable.*

*Dans cet aveuglement qui pesait sur mon âme,  
j'ai cherché à tâtons le tournant que prenait  
la route en cet instant et sans trouver réponse  
à mon tourment, j'ai laissé le silence  
pas après pas me porter humblement  
à sa rencontre.*

## IV. - Sur le chemin vers Jérusalem

*Vers le point d'orgue pressenti par les trois annonces qui scandent ce passage<sup>25</sup>.*

### a. Préambule

Retraçons d'un trait le déroulé de ce chemin avant de reprendre avec plus d'attention chacune des sections de la route que le récit de Marc invite à parcourir.

« Il commença alors à les enseigner **avec assurance** de ce que le fils de l'homme devait souffrir des anciens, des grands prêtres et des scribes jusqu'à en mourir, mais, ajoutait-il, pour se relever le troisième jour. »<sup>26</sup> Pierre ne put supporter cette annonce et à l'écart réprimanda Jésus, lequel le rejette loin de lui comme le tentateur qu'à cet instant il incarne. Les vues de Dieu ne sont pas celles des hommes, ne le comprenez-vous pas ? Il y a en effet beaucoup de chemin à faire pour endosser, dans la patience et sans rougir, les aléas du chemin qu'ouvre Jésus vers l'issue fatale dont il vient de parler. Et là, de rappeler comment tout disciple digne de ce nom se doit de porter ce que son Maître porte lui-même d'adversité.

Plus tard, après la transfiguration et la guérison du fils muet au bas de la montagne<sup>27</sup>, en traversant la Galilée, Jésus reprend l'enseignement à ses disciples : « Le fils de l'homme va être livré aux mains des hommes... ». L'incompréhension des disciples se fait persistante dans les séquences qui mettent en exergue les enfants et leurs semblables et dans celle qui fait état de l'appel de l'homme riche.

Enfin<sup>28</sup> alors qu'ils étaient en chemin et arrivaient aux portes de Jérusalem, c'est aux douze que Jésus réitère l'annonce de sa passion et de sa résurrection. La demande des fils de Zébédée lui permet d'insister : le fils de l'homme est venu pour servir, non pour être servi. Puis ce sont les abords de Jéricho et la guérison de Bartimée l'aveugle, lequel, retrouvant la vue de par sa foi, se met à suivre Jésus.

#### b. Première section de la route vers la passion<sup>29</sup>

Or six jours après avoir parlé ouvertement, pour la première fois, de la fin qui l'attend, Jésus prend avec lui Pierre, Jacques et Jean et gravit la montagne. « Six jours après », donc le septième jour ? quand l'œuvre terminée sonne l'heure du repos, pour le Créateur parvenu à la fin de son ouvrage. « Six jours après », sur la montagne, le lieu où il se réfugie d'ordinaire pour y prier le Père, sur la montagne il est transfiguré, vêtu d'un blanc qu'aucun foulon ne sait obtenir de son art.

Et voici que Moïse avec Élie s'en vient converser avec lui. Pierre en perd tête et sens, la crainte les ayant saisis. Mais une nuée les recouvre d'où sort une voix : « Celui-ci est mon fils, mon bien-aimé ! Écoutez-le ! » Et la vision s'estompe : ils n'étaient plus qu'avec Jésus, seuls !

Tandis qu'ils descendaient de la montagne, Jésus leur demanda de garder le silence sur ce qu'ils avaient vécu là en ajoutant : « Jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscitât d'entre les morts », ce qu'ils firent, dit le récit, s'interrogeant pourtant sur ce que pouvait bien signifier « ressusciter d'entre les morts ».

Marc ne dit rien de l'échange entre Jésus, Moïse et Élie. Luc, lui précise que Jésus parle alors de l'exode qu'il doit accomplir à Jérusalem. C'est dans l'ultime recommandation de Jésus, à la fin de l'épisode que cet exode est évoqué chez Marc : « ... jusqu'à ce que le fils de l'homme ressuscitât d'entre les morts ». Et comme si décidément, une fois de plus, les disciples ne retiennent qu'une



partie des événements qu'ils vivent, c'est sur Élie qu'ils interrogent Jésus : « Doit-il venir d'abord comme disent les scribes ? » Et Jésus de répondre qu'Élie est venu et que les Écritures à son sujet se sont accomplies.

Arrivés au bas de la montagne, ils trouvèrent une très forte agitation. Les autres disciples et des scribes sont en grande discussion. La foule qui les entourait, elle, voyant Jésus, est saisie de stupeur, et « aussitôt » accourt vers lui, tandis que Jésus interroge ses disciples : « De quoi discutiez-vous avec ces scribes ? ». C'est la voix d'un homme qui s'élève de la foule : « Maître, je t'ai amené mon fils » et de décrire ce que l'esprit muet qui habite l'enfant lui fait subir et comment les disciples n'ont pu le guérir alors que lui, le père, les en suppliait.

Un père, un fils au bas de la montagne, image inversée de celle manifestée à son sommet ? D'un côté, les ténèbres de la folie et du mutisme, de l'autre la lumière éblouissante d'un dévoilement divin. Ici un enfant aphasique roulé dans la poussière, là un fils dont la parole est digne d'être écoutée. Et opposés : les appels impuissants du père pour son fils défiguré et les paroles assurées pour désigner le fils bien-aimé transfiguré<sup>30</sup>.

Mais Jésus, rendu aux couleurs ternes de son humanité, Jésus interroge le père de l'enfant : « Depuis combien de temps cela lui arrive-t-il ? » « Depuis toujours ! Oh ! Si tu le peux, viens à notre secours ! Aie pitié de nous ! » Et Jésus : « Tout est possible à celui qui croit ! » Et « aussitôt », le père s'écrie : « Je crois ! Viens au secours de mon manque de foi ! »

*Comme si, sous-jacent à la trame qui sous-tend ces séquences, le croire, la foi donnée, continuait à tisser sa présence dans l'urgence, ce tempo du récit qui soudain, de nouveau, affleure : oui, le mal se vainc par la confiance. Si l'enfant secoué de convulsions obéit soudain à l'injonction de Jésus au point de demeurer à terre comme mort, la main de Jésus le relève<sup>31</sup> ; il se met debout, ressuscité<sup>32</sup>. Les termes ici employés sont les mêmes qui ont qualifié plus haut l'ultime recommandation faite aux trois disciples redescendant de la montagne : ne pas parler de cet événement jusqu'à ce qu'il soit « ressuscité d'entre les morts ». Et voici que les figures s'inversent à nouveau : dans l'immédiat du récit, c'est le fils muet et défiguré qui se lève du tombeau de sa maladie, tandis que, pour le fils transfiguré qui descend vers sa passion, il faudra attendre le dernier feuillet de la narration pour qu'il soit dit de lui : « Il est ressuscité ! ».*

*Quant à la question des disciples : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce mal ? » et à la réponse que Jésus leur fait : « Ce genre-là ne peut être chassé que par la prière », j'y entends une résonance qui unit le haut et le bas de la montagne, le haut proche du ciel où Jésus parle dans la prière avec son Père, le bas de la terre où nous marchons et où, reconfortés et confortés par la prière, il nous devient envisageable d'affronter la souffrance et le mal.*

### c. Deuxième section de la route vers la passion<sup>33</sup>

L'enseignement des disciples continue sur le même ton si difficile à entendre et comprendre tandis qu'ils traversaient la Galilée et que Jésus ne voulait pas qu'on le sache. Toujours ce silence demandé. Il leur disait : « Le fils de l'homme va être livré aux mains des hommes qui le tueront, mais le troisième jour, il ressuscitera. »

Arrivés à Capharnaüm, rentrés à la maison, c'est lui qui leur demande : « De quoi discutiez-vous en chemin ? » Et ils n'osent répondre car ils s'étaient interrogés sur lequel d'entre eux était le plus grand. Alors Jésus s'assoit et appelle les douze : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et leur serviteur. » Puis prenant un enfant dans ses bras, il explique : accueillir un enfant comme celui-là, c'est m'accueillir moi-même, et donc celui qui m'a envoyé. L'image de l'enfant reviendra tout à l'heure lorsque, en Judée au-delà du Jourdain où ils sont allés, il insistera : pour entrer dans le royaume de Dieu il faut l'accueillir comme un enfant. Ce que ne pourra comprendre cet homme riche qui s'en ira tout triste car ayant de grands biens, il ne pouvait envisager de s'en séparer, de redevenir cet enfant vierge de tout bien, ouvert simplement à la lumière d'où qu'elle vienne.

Dans ce passage, d'une annonce à l'autre de la passion, le royaume de Dieu est invoqué à trois reprises. D'abord avec les recommandations aux disciples de se faire manchots, estropiés ou borgnes pour entrer dans le royaume plutôt que de se garder intacts avec deux mains, deux pieds, deux yeux et d'être entraînés dans la géhenne où le feu ne s'éteint pas. Ensuite la nécessité d'accueillir le royaume comme un enfant, tel qu'il s'ouvre à la vie. Enfin pour souligner l'impossibilité des humains réduits à leurs seules forces d'entrer dans le royaume de Dieu. « C'est plus facile à un chameau

de passer dans le trou d'une aiguille qu'à un riche (voire tout humain, car où est-il celui qui ne possède rien ?) d'entrer dans le royaume de Dieu ! ».

Les pharisiens qui, pour lui tendre un piège, l'interrogent sur une question de droit concernant le mariage et la répudiation, ne semblent pas s'intéresser aux vraies questions de vie ou de mort. Quant à la recommandation d'avoir du sel en soi-même et d'aller en paix les uns avec les autres, cela semble bien le dernier de leurs soucis !

*Et je songeais : la vie, la mort s'étreignent sans que jamais l'on sache qui gagnera entre elles aujourd'hui le combat. Ce ne sont pas les disciples qui ont écrit le texte signé de Marc. Aurai-ils pu traduire sur une feuille l'horreur qui les avait saisis en suivant – certes de loin, mais bien réellement – les pas de leur Seigneur supplicié, condamné, crucifié ? Peut-être ont-ils choisi consciemment de ne transmettre que leur incapacité à comprendre avant même l'événement. Et si le récit insiste par trois fois – comme résonnent sur la scène les trois coups avant la levée du rideau –, le lecteur sait que lui-même est aveugle quand il s'agit de voir la profondeur du mal capable de dévaster tout horizon humain.*

#### d. Troisième section de la route vers la passion<sup>34</sup>

« Ils étaient en chemin et montaient à Jérusalem.

Jésus marchait devant eux. Ils étaient effrayés... ». Et c'est aux douze qu'une nouvelle fois Jésus annonce ce qui va lui arriver de la part des grands prêtres et des scribes. C'est là que surgit la demande des Zébédée : être assis à la droite et à la gauche de Jésus quand il viendra dans sa gloire. « Vous ne savez pas ce que vous demandez : pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? » Oui, ils le pourront ! Mais non de connaître leur sort dans le royaume, lequel n'est pas régi par les lois des puissances humaines mais par celles que Jésus ne cesse de leur enseigner : « Si quelqu'un veut être grand parmi vous qu'il se fasse votre serviteur, comme le fils de l'homme venu, non pour être servi, mais pour servir ! »

Et ils allaient, montant vers Jérusalem.

Ils avaient traversé Jéricho. Assis sur le bord de la route, Bartimée, aveugle qui mendiait, demanda qui passait. Au nom de Jésus de Nazareth, il se mit à crier : « Fils de David, aie pitié de moi ! » « Que

veux-tu que je fasse pour toi ? » « Seigneur, que je voie ! » « Va, ta foi t'a sauvé ! » Et il suivait Jésus sur le chemin.

Les trompettes de Jéricho n'ont pas sonné, mais sur le bord du chemin la voix de Bartimée, l'aveugle. Comme la fin d'une vague dont le triple rouleau vient mourir sur la plage, comme une offre à l'oreille capable de capter le moindre bruissement des éléments, dans un serrement du cœur et de l'intelligence, la triple annonce se résout dans les yeux d'un aveugle rendu à la lumière.

Il s'ensuit simplement qu'un bâton a été pris dans une main et que des pas se sont fait entendre sur la route qui monte vers Jérusalem. Jésus leur avait demandé ; « Pouvez-vous boire à la coupe à laquelle je vais boire ? » « Oui » avaient-ils répondu. Savaient-ils bien en vérité ce qu'ils avançaient là ! Ils avaient entendu, « à nouveau »<sup>35</sup>, sans comprendre, tout en retenant à jamais les termes de l'annonce ; peut-être étaient-ils aussi cet aveugle qui ose crier son désir de voir tout en se défendant d'appréhender une lumière aussi cruelle, celle qui darde son faisceau sur le supplice et sur la mort ? L'aveugle s'en était remis, dans la foi, à l'événement. Avait-il, comme eux, le pressentiment du combat où le mal empoigne le bien pour tenter de lui faire rendre l'âme ? Simplement, « dans l'instant », il avait retrouvé la vue et repris le chemin, sur les pas de Jésus : avec lui, il montait à Jérusalem.

---

<sup>25</sup> Comme pour les traversées de la mer de Tibériade, par trois fois le récit va faire entendre un enseignement incompréhensible pour les disciples : il faudra à l'envoyé de Dieu subir contradictions, rebuffades, coups, blessures, et pour finir, la mort. Même celui qui croit, après s'être laissé instruire, celui-là ne peut envisager un tel dénouement, une telle fin. Pourtant la réponse cingle pour qui s'insurge : « Arrière de moi, Satan ! » Car ici le combat commencé au désert se poursuit sur la lice au su et vu de tous, quel que soit celui qui, en le voulant ou l'ignorant, endosse les visées de l'Adversaire.

<sup>26</sup> Marc 8, 31 - 9, 29.

<sup>27</sup> Marc 9, 30 - 10, 31.

<sup>28</sup> Marc 10, 32 - 10, 52.

<sup>29</sup> Marc 8, 31- 9, 29.

<sup>30</sup> Le sommet et l'impasse : histoires de filiation, p. 222-255, in *Le Dieu du jeune homme nu*, Thèse de Corina Combet-Galland, Neuchâtel, 1998.

<sup>31</sup> Le terme grec employé ici, l'est dans d'autres passages pour parler de la résurrection de Jésus comme est aussi cet autre terme grec traduit ici par ressuscité.

<sup>32</sup> « On peut lire le récit de guérison de l'enfant épileptique (9, 14-29) comme une réponse, indirecte, à la question des disciples que la transfiguration ne résout pas du tout : *que signifie ressusciter d'entre les morts ?* » L'évangile y répondra-t-il autrement qu'ainsi, de façon oblique, par un geste de Jésus incarné dans des corps d'hommes, de femmes, d'enfants qui retrouvent leur mobilité, leur sang, leur parole, leur fécondité, leur regard ? La destinée, ultime, du Fils de l'homme se raconte d'abord au présent historique des fils des hommes. Même à la tombe, la parole du jeune homme vêtu de blanc déplacera encore une fois le regard vers les lieux de l'histoire, la Galilée, et non vers les nuées du ciel (Mc 13) ni vers la Jérusalem apocalyptique qui descend du ciel (Ap 21). Il donne à son annonce « il est ressuscité » la tonalité d'un rendez-vous tenu en pleine pâte humaine et fondant l'histoire à commencer comme une quête de traces à relever : « il est passé par ici. », p. 222, de la thèse de Corina Combet-Galland.

<sup>33</sup> Marc 9, 30 - 10, 31.

<sup>34</sup> Marc 10, 32 - 10, 52.

<sup>35</sup> « à nouveau » traduit un terme qui revient 26 fois chez Marc et marque, avec l'autre terme traduit par « aussitôt » « dans l'instant », ce que j'ai appelé « le tempo » sous-jacent à ce texte.

# Pause

Est-il possible qu'avec sérénité l'on puisse envisager la pire fin : la mort sous les brimades, la torture, la croix ?

Ce ne sont pas ceux qui l'ont bien connu, l'ayant suivi pas à pas sur la route, qui ont écrit. Il a fallu une génération, une maturation de l'esprit et du cœur, une conversation entre eux et avec les Écrits laissés par les anciens, ceux qui ont précédé et connu les douleurs des exilés, de Jérémie et de tant d'autres pour oser dire l'inconcevable, l'inaudible.

Car comment croire que l'amour infini du Dieu auquel ils donnent leur confiance soit capable d'abandonner au mal pervers le fils, les fils qu'il aime les ayant engendrés ?

Faut-il crier qu'il n'y a pas de Dieu et que les hommes ont inventé cette présence pour expliquer l'inexplicable ? Mais comment se fait-il que tant de peintres, de poètes, de musiciens aient réussi à exprimer sous la face des suppliciés de tous les temps cette lumière obscure que certains ont nommée « fraternité » et qui est bien le dernier mot écrit de sang sur le corps crucifié du Golgotha ?

Ici peut-être qu'il convient de convoquer en justice tous les théologiens, philosophes, théoriciens et canonistes qui ont dressé les figures des dieux, de Dieu en oubliant l'humanité, j'allais dire « son humanité », la seule vertu qui convient de lui donner, si du moins existe et demeure ce qu'on dit de lui depuis des siècles, à savoir sa bonté souveraine et créatrice que sa compassion seule traduit avec justesse.

Les sciences d'aujourd'hui expliquent la genèse du globe au milieu des étoiles et comment un matin, sur la planète bleue, la vie est apparue, s'est installée pour promouvoir ce que l'on appelle désormais « l'évolution ». Il a fallu pourtant l'apparition de l'homme

pour que l'on soit contraint de distinguer ce qui se nomme « bien », ce qui se nomme « mal », « mal » au sens absolu, irréversible.

Sur la route qui mène par les Monts de Judée jusqu'à Jérusalem, Bartimée suit Jésus. Il n'a pas entendu comme il est dit les trois annonces inscrites sur la page. Il ne sait rien de ce qui hante Jésus de Nazareth rejeté par les siens, incompris de ceux-là qui auraient dû comprendre, ces savants qui enseignent pour avoir étudié, compulsé les Écritures, Jésus, le maître que les disciples plus ou moins aveugles et sourds ont tant de mal à suivre sur la mer déchaînée comme sur les routes de Galilée et de Judée. Mais il va, Bartimée ! Ses yeux rendus à la lumière le guident et il suit Jésus montant sans hésiter à la cité de David, la ville sainte, Jérusalem.

## V. - Jérusalem<sup>36</sup>

### a. Préalables

Chez Marc, il faut attendre jusqu'à cet instant la venue de Jésus dans la ville de David. Chez Jean, Jésus y sera monté au moins cinq fois. Quant à Luc, je retiens les paroles qu'il met dans la bouche de Jésus à l'heure où il exprime son désir de rassembler les enfants de la cité sainte comme une poule rassemble ses poussins sous ses ailes. Tout le récit lucanien tend en effet vers Jérusalem, et, en fin de parcours, c'est la présence de Jésus et de ses disciples qui redéfinira la ville. Le récit de Marc jusqu'ici s'est déroulé en Galilée, parfois en terre étrangère, et quand il foule la terre de Judée, ce n'est pas encore celle de Jérusalem. Pourtant il y vient et nous voici avec lui, arrivés aux portes de la ville qui vont s'ouvrir pour un moment de liesse et de triomphe : Jésus, monté sur un ânon, comme Zacharie le prophète l'avait annoncé<sup>37</sup>, s'apprête à y entrer.

Ici, j'ai dû longuement m'arrêter, car je ne pouvais plus avancer, comme si, sur le clavier, mes mains ne trouvaient plus les lettres, ou mes oreilles les notes ; comme si le souffle qui jusqu'ici m'avait portée, soudain me manquait ; comme si le tempo inscrit en filigrane dans ce récit avait sombré dans un abîme sans fond ne laissant que du vide. Pourquoi cette soudaine sidération comme si j'étais rejointe par cette incapacité à écrire que j'avais connue pendant de longues années, prise que j'étais dans les filets mortifères que l'on avait jetés sur moi ? Et je me rappelais : Lazare sortant du tombeau tout entier pris dans les bandeaux du linceul, tandis que, de sa main, Jésus énonce : « Déliez-le ! » Alors je comprenais : je me devais – en suivant pas à pas les quatre derniers chapitres de l'Évangile selon Marc – d'accepter ce face-à-face avec l'interdiction d'écrire qui m'avait frappée un jour, comme s'il m'était indispensable pour



comprendre le livre de replonger dans une expérience ancienne et redoutée. Je ne devais pas m'étonner de la résurgence de cette angoisse très profonde qui m'avait ressaisie. Il me fallait simplement, résolument, reprendre ma lecture en osant simplement invoquer le Souffle qui préside, depuis les origines, aux créations !<sup>38</sup>

## b. À Jérusalem, les premiers pas

### 1. L'ânon

Pour monture un ânon, cathèdre des rois. Pour selle, le manteau d'un disciple. Pour chemin, les clameurs, les palmes d'une foule éclatant en chants de liesse : ainsi se dirige Jésus vers Jérusalem ; et sous l'acclamation de ceux qui le devancent sans s'arrêter dans les rues, sur les places, il entre dans le temple qui retient toute son attention.

Sur cette route, par deux fois l'empressement a resurgi sous le terme qui scande depuis la Galilée l'avancée de Jésus : « Aussitôt » ils vont, trouvent et détachent l'ânon indiqué par le maître : à nouveau résonne la hâte, les pas y puisant leur cadence.

Mais Jérusalem, la Cité ne semble pas en cet instant s'ouvrir et accueillir « celui qui vient ». Pourtant c'est vers son cœur, son centre que Jésus se dirige comme s'il désirait en ausculter les pulsations. Demain, en revenant de Béthanie où il est allé passer la nuit, c'est d'un geste énergique qu'il bousculera les tables des changeurs, des marchands de colombes et tout ce qui fait de cette demeure un lieu de trafic et non de prière.

### 2. Le figuier

Avant de rentrer dans le temple pour ce geste d'autorité adossé aux Écritures, Jésus était passé près d'un figuier à l'abondant feuillage. En lui demandant des fruits sans les obtenir Jésus l'avait maudit. Repassant devant lui le jour suivant ils voient le figuier se tenant lamentablement sec, et Jésus de parler à ses disciples de la prière et sa puissance en insistant sur le pardon envers qui vous a offensé si l'on veut être soi-même entendu, exaucé.

*Le figuier, son feuillage abri de la prière : « ... alors que tu étais sous le figuier là, je t'ai vu », dit Jésus à Nathanaël dans un autre évangile. Le figuier ici devenu stérile serait-il l'image du temple encombré des étals de vendeurs de colombes et autres marchandises ? Le figuier, lieu de la prière, temple, cœur de la ville où le croyant vient rencontrer son Dieu ; le temple profané par les marchands et les trafics qui, à ce compte-là, ira se desséchant comme l'arbuste dont le fruit sur les branches ne craque plus sous le soleil pour donner sa saveur. Le récit voudrait-il aussi évoquer sans le dire les mots que des témoins ont prêtés à Jésus sur la croix et que seul Luc a transcrits : « Pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ! » eux, ces grands prêtres, ces scribes, ces pharisiens, eux les gardiens du temple, qui se sont mis à rechercher comment le tuer, lui, cet intrus qui vient de leur en remontrer sur la loi et le droit en chassant les vendeurs du lieu où devrait régner la prière seule.*

### 3. Par quelle autorité...

Mais nous n'en sommes pas encore là. Jésus passe ses nuits à Béthanie, et ses jours, dans la ville où il va devoir répondre aux joutes des pharisiens, des scribes, saducéens et autres : « Par quelle autorité fais-tu ce que tu fais ? » Et Jésus de les interroger sur Jean :

« Son baptême venait-il du ciel ou des hommes ? » Par crainte de la foule, ils esquivèrent la question. Et Jésus à son tour laissa leur propre question en suspens.

#### c. Diatribes

##### 1. La parabole des vigneron

Hier, Jésus s'était mis à chasser du temple les marchands, les chaland, à renverser les tables des changeurs. Aujourd'hui le voici qui se met à parler en parabole en s'adressant aux grands prêtres et scribes venus l'interroger.

« Un homme avait planté une vigne ; il l'avait entourée d'un mur et, au centre, élevé une tour et creusé une cuve. »

Échos d'Ésaïe<sup>39</sup> ? Nul doute les anciens et les scribes ont reconnu la citation. Et Jésus continue. Malhonnêteté, perversion, appât du gain, désir de l'héritage sans craindre de passer par les coups et le meurtre, amènent la conclusion qui fait écho à un autre verset des Écritures : « La pierre rejetée des bâtisseurs est devenue la pierre d'angle »<sup>40</sup>.

Les anciens et les scribes ont bien saisi à qui s'adresse ce récit : seule la présence des gens les contraint au silence.

## 2. Que faire ?

Tendre des pièges ? L'obliger à parler et voir s'il est vraiment habile à éviter les écueils, les impasses qui attendent tout orateur ?

« Dis-nous : est-il permis de payer l'impôt à César ? »

« Que penses-tu de la résurrection ? »

Et « Quel est le premier de tous les commandements ? »

Les uns, durent s'en retourner dans l'étonnement d'avoir été renvoyés à leurs buts : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu ! » Quant à savoir s'il est de bon ton de croire à la résurrection : « Avez-vous oublié le nom donné à Moïse au buisson : *"Je suis le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob"* Dieu des vivants et non des morts, souvenez-vous ! »

Un scribe cependant fait preuve de sagesse reconnaissant la perle d'or que sont ces deux préceptes : « Aimer Dieu, aimer son prochain » Et Jésus le loua.

Après cela, dit le texte, aucun d'eux n'osa plus le piéger par des questions, tandis que Jésus, lui, continuait d'en poser : « Comment pouvez-vous dire que le messie est le fils de David quand ce dernier s'adresse à lui en le nommant "Seigneur" ? » et de citer le psaume<sup>41</sup>.

Arcane de théologiens ? Sous l'écriture, un contenu, un sens à rechercher une énigme qui cache une vérité vive comme dans le noyau de toute noix l'amande livre ses délices à celui qui a su briser son écorce rugueuse ? Peut-être un renvoi au Jourdain et à la voix des cieux<sup>42</sup>: « Tu es mon fils, mon bien aimé celui que j'ai choisi » ?

Si les gens attentifs écoutaient ces paroles et s'en émerveillaient, les scribes, les anciens, eux, rongeaient leur frein.

## 3. Comparaison

Et voici que, d'une voix insistante, Jésus décrit la façon dont, sur les places, ceux qui enseignent le peuple déambulent drapés dans leurs

vêtements amples et s'en vont occuper les places d'honneur à la synagogue et ailleurs. Alors, il conjure : « Méfiez-vous de ces gens-là ! »

Plus tard, assis face au Trésor où les fidèles mettent leur obole, Jésus remarque une veuve y versant deux piécettes. Admiratif, il dit : « Elle a mis plus qu'aucun de ceux qui sont venus car elle a pris et donné tout ce qu'elle avait pour vivre ». Conseil implicite aux disciples ? Rappel de leur engagement initial : « Appelés, laissant tout, ils le suivirent » ?

d. Le temple et, à nouveau, le figuier

### 1. Les pierres du temple

Centre des déplacements de Jésus avec les douze et ses disciples, le temple se dresse devant leurs yeux, avec ses pierres blanches, et ses parvis : admiration que tous partagent. Mais ce soir-là, d'un regard attristé Jésus en présage la fin : « De ces pierres, rien ne subsistera ! Tout sera détruit ! »

À quelque pas de là, ils arrivent au Mont des Oliviers et dans la conversation qui s'installe, Pierre, Jacques, Jean et André, les premiers appelés en Galilée, demandent : « Quand ces destructions arriveront-elles ? »

### 2. Dans l'avenir, rien que des ruines

Le discours mis par Marc dans la bouche de Jésus même traduit une vision qui ont hanté l'un après l'autre les prophètes et peut-être faudrait-il dire chacun de nous sur cette terre. La fin du monde est là quand chaque conviction battue en brèche par l'opposant peut conduire au massacre, à la prison, aux pendaisons, à toute extrémité dont les hommes, hélas, s'avèrent capables, l'exécutant. S'enfuir dans les montagnes, se cacher dans les caves n'empêchera pas le frère de livrer à la mort sa sœur, son frère et si l'abominable à chaque siècle sonne à nos portes, pourquoi s'en étonner ? Ne nous égarons pas ! Et au fond de nous-mêmes écoutons cette voix, ce souffle imperceptible qui nous enseigne si nous avons compris que toute

chair est sainte, vivante, incorruptible quoi qu'en pensent ceux qui veulent la détruire.

Mais en ce temps-là, pour Jésus assis devant le temple avec ses disciples, la fin du monde est annoncée par la venue du fils de l'homme qui un jour soumettra toute nation et tout individu à ce règne de paix qu'il annonce et promet.

### 3. Le figuier

Comme une note qui n'a pas un instant déserté la cantate, l'arbre qui, pour tout israélite, convoque la mémoire des strophes psalmodiées au temple ou à la synagogue, le figuier s'en revient dans le discours pour évoquer l'espoir tel qu'au printemps le vert de ses rameaux parle de retrouvailles avec la vie et sa tendresse.

Le fils de l'homme est proche avec l'éclosion des paroles qu'il a semées en vous, disciples, lui qui pourtant demain va être condamné et mis à mort. Le secret du temps et des moments qui scandent votre vie nul n'en sonde jamais la moindre arcanne. Mais la veille du cœur qui se souvient sait en percer le sens quels que soient les brouillards. La recommandation ici se fait instante : veillez, ouvrez les yeux, écoutez le silence. Sachez que sur les monts le pas du messager déjà résonne. Ne cessez pas ! Veillez !

Ainsi en ce jour-là, les disciples, les douze, de toutes leurs oreilles, écoutaient, engrangeaient sans qu'il fut dit s'ils comprenaient ou ne comprenaient pas.

---

<sup>36</sup> Marc 11, 1 à 13, 37.

<sup>37</sup> Zacharie 9, 9.

<sup>38</sup> Après avoir relu les pages qui vont suivre, je me vois dans l'obligation de souligner que la sidération qui m'a saisie au moment d'ouvrir la page de l'entrée de Jésus à Jérusalem, m'a possédée jusqu'au bout de ma lecture de Marc et du travail d'écriture qui l'a accompagnée. C'était comme si m'était ôtée la possibilité de m'impliquer personnellement alors que, au contraire, c'était un moment crucial pour moi à un double titre : celui du point de départ de mes vingt ans et de l'engagement qui a suivi, et celui de mon questionnement d'aujourd'hui dans « mon âge avancé ». Il faudra donc, pour me suivre, comprendre et accepter que j'ai dû me maintenir à distance pour pouvoir parler une parole reçue d'un autre, parce que l'intime en moi était réduit au mutisme, au silence.

<sup>39</sup> Esaïe 5, 1-2.

<sup>40</sup> Psaume 118, 22-23.

<sup>41</sup> Psaume 110, 1.

<sup>42</sup> Marc 1, 11.

# Pause

Sur le chemin de ronde de la place assiégée le veilleur chaque nuit tourne, retourne, scrutant sans fin tout mouvement proche ou lointain, manifestation de présence, ennemi, leurre lancés dans les ténèbres. Car quel que soit l'événement qui surgira demain, les jeux sont faits : les lignes de front établies, il suffira d'un écart, d'une chance pour que le coup décisif soit porté.

La vue des marchandises échangées dans le temple avait provoqué en Jésus l'indignation et le recours au fouet pour renverser les étalages dans un vol de colombes apeurées. Scribes et pharisiens avaient retenu leur colère par peur des gens qui regardaient Jésus comme un prophète. Ils décidèrent d'en rester simplement aux questions-pièges qui, pensaient-ils, feraient tomber Jésus !

Depuis la Galilée mais déjà au désert et jusqu'en terre de Judée, celui qui lit le sait : les armes qui s'affrontent n'ont pas été forgées au même feu, comme aujourd'hui celles qui assaillent n'ont pas même nature que celles qui sont là pour défendre la patrie. C'est vrai : aujourd'hui comme hier, les pierres blanches, soubassement des temples, ne pourront résister aux flammes et aux fers de ceux qui les assiègent. Faut-il désespérer ?

Résonne ici la fin du monde. Sur les monts, sur les mers, frappe la mort. Pourtant souvenons-nous : quand reverdissent sur les arbres des feuilles neuves c'est signe de printemps, renaissance des vies qui avaient fui l'hiver. La veille continue et il nous faut oser demeurer attentifs quel que soit l'âge (le mien, le vôtre, celui de la planète, celui des galaxies, celui que l'histoire retrace), oser lire et relire les manuscrits anciens où les marques de sang sont encore là présentes, avec la compassion qui verse sur les cœurs meurtris une consolation.

En ce tour du récit, où l'on a vu Jésus, pendant le jour, scruter et affronter Jérusalem et ses autorités, et le soir s'en aller passer la nuit sous l'ombrage des Oliviers, les épées sont tirées, la veille a commencé.



## VI. - Les heures ultimes

### a. La mort programmée

Dans la volonté inflexible des grands prêtres, des scribes, le destin de Jésus est désormais scellé. Ils ne cherchent que l'occasion.

Pendant ce temps, à Béthanie, Jésus est reçu par Simon, l'ancien lépreux. Au milieu du repas, une femme est entrée. Elle porte sur son épaule un vase de parfum. Et la voici versant ce nard sur les cheveux de Jésus attablé. L'atmosphère en est submergée. Les convives s'indignent : n'aurait-il pas fallu aux indigents, aux pauvres réserver cet argent qui a permis d'acquérir ce nectar ? « Mais elle a, dit Jésus, accompli à l'avance les rites de l'ensevelissement qu'incessamment je vais subir ». D'où sortent ces paroles ? De la prescience en Jésus des blessures, des insultes, des coups qui vont pleuvoir sur lui ? D'où lui vient ce pouvoir étonnant de regarder en face sa propre mort, son horreur et sa suite ? Et de quel baume a-t-il conscience de verser à l'avance sur l'âme des disciples qui bientôt s'enfuiront sans rien tenter qui l'eût sauvé, peut-être ?

Car voici que Judas a pris sa décision : contre des pièces d'or, il va vendre Jésus. Lui, l'un des douze ! Son compagnon de route, disciple un jour choisi ! Dans le secret, il part trouver grands prêtres, anciens, scribes pour leur livrer Jésus.

### b. Le repas d'adieu

Comme pour l'entrée dans la ville, Jésus avait indiqué où aller pour trouver l'ânon prêt à être monté, ici il envoie ses disciples préparer cette salle qu'il connaît, dont il sait qu'elle attend ce moment, ce repas, ce partage, l'ultime, entre le maître et ses proches disciples.

Les douze sont présents. Ils se mettent à table et avant que commencent les rites Jésus dit : « L'un de vous, de ceux qui mangent avec moi, l'un de vous va me livrer. »

*« Même l'ami sur qui je comptais,  
et qui partageait mon pain,  
a levé le talon sur moi ».*<sup>43</sup>

La tristesse les envahit. Inquiets, ils interrogent : « Serait-ce moi ? » Et Jésus de répondre : « C'est l'un des douze, celui qui plonge la main avec moi dans le plat. » Et il ajoute : « Il serait préférable pour lui qu'il ne soit pas né, cet homme-là ! »

Et tandis qu'ils mangeaient<sup>44</sup> il prit du pain, le bénit et l'ayant rompu il le leur donne en disant : « Mon corps, c'est ceci ». Puis prenant une coupe, il rend grâces il la leur donne et tous y boivent tandis qu'il dit : « Mon sang c'est ceci répandu pour beaucoup. En vérité, je vous le dis, jamais plus je ne boirai du fruit de la vigne jusqu'au jour où je le boirai, nouveau, dans le royaume de Dieu. »

### c. Au Mont des Oliviers

Après avoir chanté les psaumes, ils sortent vers le Mont des Oliviers. Jésus leur dit : « Tous, vous allez tomber. Zacharie l'a écrit :  
« Je frapperai le berger et les brebis seront dispersées » mais une fois ressuscité je vous précéderai en Galilée. »

« Pas moi, Seigneur ! » dit Pierre. « En vérité je te le dis, cette nuit même, avant que le coq ne chante deux fois tu m'auras renié trois fois ! » Et Pierre affirmait de plus belle : « Même s'il faut que je meure avec toi, je ne te renierai pas ! » Tous en disaient autant.

*Contrairement au maître, les disciples paraissent  
n'avoir pas conscience de leurs propres limites  
ou bien, les pressentant tentent-ils de les conjurer ?*

### d. Gethsémani

Jésus les renvoie tous à l'exception de Pierre, Jacques, Jean.

Ce n'est plus la montagne mais un ravin et dans le silence qui monte, la voix n'est pas celle du Père mais celle du fils. Il leur dit : « L'angoisse m'a saisi ! Mon âme est triste à en mourir ! Tandis que je prierai, veillez ! »

Par trois fois éloigné, par trois fois revenu,  
chaque fois il les trouve assommés de sommeil  
jusqu'au moment où il leur dit :  
« Réveillez-vous !<sup>45</sup> Arrive celui qui me livre ! »

*Oh ! Solitude extrême  
abrupte, incontournable !  
Luc parlera du sang,  
sueur devenue gouttes perlées  
que la vision de l'horreur qui l'attend  
suscite à son insu.*

*Et c'est l'arrestation soumise au tempo  
qui n'a cessé de se manifester  
à chacune des pages : « À l'instant ».*

C'est le choc ! « Aussitôt » Judas s'approche de lui, l'appelle par son nom : « Rabbi ! » et lui donne un baiser ! C'était le signe : des gens armés d'épées et de bâtons l'encerclent, le saisissent. « Comme un brigand, vous m'arrêtez ! Chaque jour dans le temple n'étais-je pas à enseigner ? Là vous pouviez venir et m'enchaîner ! Vous ne l'avez pas fait ! Mais c'est afin que s'accomplisse l'Écriture ! » Et comme pour le confirmer, le laissant seul aux mains des agresseurs les disciples s'enfuient à l'exception d'un seul : un jeune homme vêtu d'un fin drap blanc le suit mais bien vite saisi par l'un des assaillants, il lâche le drap et à son tour, s'enfuit nu.

*« Je frapperai le berger  
et les brebis seront dispersées »*

*Ne pourrait-il se trouver sous le ciel un instrument capable de traduire ici même le chant que Jérémie dans ses lamentations a su trouver pour dire l'inconsolable vérité : la faiblesse des hommes, la peur au ventre devant l'adversité au point de ne pouvoir que se tenir paralysés !*

e. Au Sanhédrin

Jésus chez le grand prêtre qui entreprend l'accusation et Pierre dans la cour en train de se chauffer assis avec les gardes.

Les témoignages se succèdent, contradictoires, voire dérisoires. Jésus se tait. Impatienté, le grand prêtre se lève impératif tourné vers Jésus : « Es-tu le Christ, le fils de Dieu ? » « Moi, je suis (oui, c'est moi<sup>46</sup>) et vous verrez le fils de l'homme siégeant à la droite de la puissance et venant sur les nuées du ciel ». Alors le grand prêtre déchire ses vêtements : « Avons-nous encor besoin de témoins ? N'avez-vous pas entendu le blasphème ? Que vous en semble ? » Et tous de déclarer : il est passible de mort !

Commencent les outrages tandis que dans la cour une servante voyant Pierre l'apostrophe : « Tu étais avec le Nazaréen ! » Pierre nie, se récrie. Il va dans le couloir, la servante à nouveau le voit : « Tu es des leurs ! » De nouveau Pierre nie et par trois fois. À ce moment pour la deuxième fois un chant de coq. Et « aussitôt » Pierre se souvient ce que Jésus avait dit : il sort, il pleurait !

#### f. Devant Pilate

Ils ne pouvaient le mettre à mort sans l'aval des autorités romaines. La veille au soir, Jésus avait été livré aux coups, moqueries et insultes des soldats sans pitié. Au matin « aussitôt » grands prêtres, anciens, scribes et tout le Sanhédrin se réunirent. Ils firent ligoter Jésus et le menèrent à Pilate. Le gouverneur l'interrogea : « Es-tu le roi des juifs ? : - (C'est) Toi, (qui le dis) tu dis ». Puis de nouveau pressé par Pilate Jésus se tait.

Mais la foule est montée réclamant que soit relâché un prisonnier selon l'usage. Jeux insensés d'une foule attisée en sous-mains par ses chefs et le nom du supplice est proclamé, voulu pour l'innocent tandis que le coupable de rapine et de meurtre est désigné pour être élargi, acquitté.

Alors Pilate, qui sait la jalousie à l'œuvre derrière ces propos, après avoir tenté en vain de sauver l'accusé ordonne qu'il soit flagellé puis livré pour être crucifié.

*De trahison en trahison et d'abandon en abandon, le récit tient Jésus dans le silence. Qu'il ait entendu la sentence, on ne peut en douter mais il ne nous a rien dit de ce qu'alors il ressent en son corps, en son âme, en sa conscience. Combien de condamnés par-delà tant de siècles connaissent ce silence refermé à jamais sur l'étendue sans fond de la détresse où les enferment les actes d'un procès inéquitable, injuste. Dans les geôles syriennes, russes, chinoises, birmanes, iraniennes aujourd'hui même des hommes et des femmes connaissent la torture et la condamnation à vie. Toujours à l'œuvre, les désirs de pouvoir et de suprématie aveuglent qui se croit menacé en son rang de dominant.*

*Sur la scène du monde, Jésus se tient debout accusé silencieux dont l'innocence crie à la terre et aux cieux ce qu'il est à jamais : le fils aimé du père qui n'a pas hésité à le livrer comme il nous livre aux limites terribles de notre humanité si désaxée et cependant si belle en son pouvoir d'amour et de fraternité !*

g. Et ils le crucifièrent entre deux malfaiteurs

Épure d'un diptyque

Le Golgotha

Simon porte le bois  
vers le lieudit le Golgotha,  
Présenté, du vin mêlé de myrrhe  
qu'il ne prend pas.  
« Ils le crucifient »  
et se partagent ses habits tirés au sort.  
Il est neuf heures.

Une inscription : « Le roi des juifs »  
Deux brigands crucifiés  
l'un à sa droite,  
l'autre à sa gauche.  
Insultes des passants  
Provocations des grands prêtres, des scribes  
Injures des condamnés  
Et tout ce temps interminable  
avant le dernier souffle.

La fin

De midi jusqu'à trois heures  
ténèbres sur toute la terre.

Voix forte de Jésus :  
« *Mon Dieu, mon Dieu,*  
*pourquoi m'as-tu abandonné ?* »  
Et poussant un grand cri, il expira.

Le voile du Sanctuaire  
du haut en bas se déchire  
Le centurion surpris  
de le voir expirer après ce cri atteste :  
« Vraiment cet homme était Fils de Dieu ! »

À distance, regards des femmes :  
elles étaient montées avec lui à Jérusalem  
depuis la Galilée où elles l'avaient suivi.

---

<sup>43</sup> Psaume 41, 10.

<sup>44</sup> Dans tout ce passage, je m'en tiens au plus près du texte.

<sup>45</sup> <sup>45</sup> Le terme grec ici traduit par « Réveillez-vous ! » est le terme qui dit ailleurs la résurrection.

<sup>46</sup> « C'est moi », littéralement « Je suis », sont les termes par lesquels Jésus déjà s'est nommé lors d'une des traversées sur la mer.

# Pause

Après le cri et le souffle expiré,  
comme un sceau sur notre âme  
la voix du centurion  
et le regard des femmes.

Désert sur la montagne,  
dans les rues, les maisons, la ville entière !  
Le voile déchiré a-t-il ouvert le sens ?  
Le cœur doit-il essayer de comprendre  
comme fait Dominique  
en train de méditer sur la Passion  
sous le pinceau de Fra Angelico :  
sans cesse revenir à la texture de la page  
où s'est écrit l'événement ?

Aujourd'hui, comme hier pour les disciples,  
seul le silence sera capable d'accueillir  
l'insondable présence d'un Jésus absenté  
après avoir subi l'ignominie  
et l'abandon de tous  
en un pourquoi adressé à son Dieu.

Seul le silence  
... et Bach peut-être.

## VII. - L'ultime prescription

### a. Joseph d'Arimatee

Déjà le soir tombait, le coucher du soleil approchait, Joseph, membre du Conseil, eut le courage de demander le corps de Jésus. Pilate s'étonna qu'il fût déjà mort et interrogea le centurion puis permit à Joseph de prendre le cadavre. Ayant acheté un linceul, Joseph y roula le corps de Jésus descendu de la croix et le déposa dans une tombe proche creusée dans le rocher. Marie, Madeleine et une autre Marie regardaient de loin où on l'avait déposé.

*Bien des siècles plus tard, des peintres et des sculpteurs<sup>47</sup> ont retracé cet instant de l'ensevelissement y faisant figurer tous ceux dont les évangélistes l'un après l'autre ont suggéré ou dit la présence. Le récit de Marc ne parle pas de Nicodème, de Jean et de Marie, la mère de Jésus. Simplement il nomme trois femmes montées de Galilée à la suite de Jésus, qui, de loin, regardaient : « Marie de Magdala, Marie la mère de Jacques le Petit et Salomé ».*

### b. Le vide, la peur, l'ultime prescription

« Quand le sabbat fut passé, Marie de Magdala, Marie mère de Jacques et Salomé achetèrent des aromates pour aller l'embaumer. De grand matin, le premier jour de la semaine, elles vont à la tombe, se disant entre elles : « Qui nous roulera la pierre de l'entrée du tombeau ? » Levant les yeux, elles voient que la pierre est roulée ; or elle était très grande. Entrées dans le tombeau, elles virent, assis à droite, un jeune homme vêtu d'une robe blanche et elles furent saisies de frayeur. Mais il leur dit : « Ne vous effrayez pas. Vous cherchez Jésus de Nazareth, le crucifié : il est ressuscité, il n'est pas ici ; voyez l'endroit où on l'avait déposé. Allez dire à ses disciples et à Pierre : "Il vous précède en Galilée ; c'est là que vous le verrez, comme il vous l'a dit". »

### c. La fuite, « l'attente nue »<sup>48</sup>



« Elles sortirent et s'enfuirent loin du tombeau, car elles étaient tremblantes et bouleversées ; et elles ne dirent rien à personne car elles avaient peur. »

*Et comme le dit si bien Corina Combet-Galland, voici le lecteur que nous sommes « lâché soudain par le récit et contraint de s'assumer, de revenir à lui-même, au monde de son existence et de son action » dont la Galilée est posée en paradigme.<sup>49</sup>*

---

<sup>47</sup> Il n'est que de se reporter à la statuaire de la Haute Auvergne à Salers où « La mise au tombeau » datée de 1495 témoigne d'une touche artistique empruntée à l'école flamande.

<sup>48</sup> « En finale, quand la tombe ouverte est vide de l'objet de la quête, c'est plutôt à l'image de la barque en Galilée et de ses aléas en mer que le récit cherche son sillage, en dérives et reprises. Je choisirai de lire et de penser la forme courte, ce récit qui n'a pas confié à une postface éblouissante le lendemain pourtant promis à la mort mais a plutôt inscrit dans la texture de son histoire racontée ce qui le déborde ; un récit sans suite ajoutée mais précédé de ce qui le dépasse et qui laisse l'attente nue. J'approcherai la figure du lecteur que modèle cette bonne nouvelle brisée, aux divers niveaux de son implication : corps ému, sujet d'intelligence – savoir et croire – acteur investi de valeurs, destinataire d'évangile lâché soudain par le récit et contraint de s'assumer, de revenir à lui-même, au monde de son existence et de son action. » Thèse de Corina Combet-Galland, p. 266.

<sup>49</sup> Cf. note 32, p. [21](#).

## Coda

Après ce long périple dans le texte de Marc, où en suis-je ? *Toujours à l'heure où la vieillesse comme une fleur désorientée repense aux rayons clairs d'un soleil pur, tel un trésor caché dans le grenier ou enfoui dans la cave de l'âme en attente d'une éclosion prochaine ?*

En évoquant cette heure qui est la mienne, pourquoi avais-je pensé au jardin de « Gethsémani » ? À l'appel de Jésus à son Père et au silence pour toute réponse ? À la sueur de sang, à l'abandon de ses amis les plus proches ensuqués de sommeil ? À l'ami qui trahit, déjà aux portes de l'enclos ? Et pourquoi mon interrogation se portait-elle sur Jésus ? « Il a trente ans, un parcours exemplaire et le voici soumis aux coups et à la mort. Il a trente ans : il va mourir ! Que ferait-il aujourd'hui même si, atteint de vieillesse, ses yeux et ses oreilles voyaient cette misère qui gangrène le monde et les humains sous mille formes ». Pourquoi le Christ ?

Tout au long de ces pages, lectrice, j'ai recherché la place que m'assignait le texte. Étais-je assise sur la rive à ravauder des filets en train de préparer la pêche avant de repartir au large avec mes compagnons, puis soudain percutée par sa voix singulière : « Viens, suis-moi ! » ? Étais-je cette femme alitée guérie par sa main dans la maison de Pierre « ... et se levant, elle les servait » ? Étais-je au milieu de la foule à l'écouter, lui dont l'autorité surprenante interrogeait ? Et je pourrais continuer l'énumération des figures construites au fil des pages : la femme souffrant depuis douze ans de perte de sang et mue par une foi inébranlable ; la fillette bientôt endormie dans la mort dont s'alarme le père ; la syro phénicienne qui sait trouver les mots pour convaincre le maître ; la femme qui entre chez Simon et déverse son vase de parfum sur la tête de Jésus ; une passante au milieu de la foule, au milieu des disciples, jusque et y compris parmi les douze qui ne comprenaient rien sur la mer, sur

les terres et qu'il fallut assidument reprendre et enseigner. Non, je n'étais pas avec ceux qui réclamaient la mort du maître, ni près de la servante qui apostrophait Pierre devant le feu dans la cour du Grand prêtre, mais j'étais bien cernée comme tous par l'épouvante à comprendre l'issue fatale de l'heure qui survient et toute prête à m'en soustraire. Et finalement, oui, la crainte et le tremblement me tenaient figée à entendre le jeune homme vêtu de blanc dans le tombeau. Alors, comme les femmes, me suis-je enfuie et m'enfuirai-je à nouveau sans rien dire à personne ?

L'impératif du « devoir écrire » m'avait repris, aujourd'hui comme hier, quand bien même l'angoisse à nouveau m'étreignait à devoir m'y soumettre ; et j'avais dû, – l'aurais-je oublié ? – accepter de revivre cette sidération qui m'avait envahie à la mémoire d'un coup mortel asséné autrefois dans une incompréhension totale pour moi, sauf qu'il était lié à mon écriture, les écritures balbutiantes de mes vingt ans.

Mais j'avais repensé aux « disciples de seconde main » dont parle Kierkegaard, lectures et réflexions qui en 2003 avaient guidé ma plume<sup>50</sup>. Prise entre les disciples du temps de Jésus dont parle Marc et ceux que Kierkegaard nomme les « disciples de seconde main » pour montrer la distance incommensurable entre les premiers temps et les temps que chacun vit au siècle qui le voit naître, soudain je comprenais : l'âge ne fait rien à l'affaire. Entre mes mains, en mon âme et conscience, que j'aie dix, vingt, quarante ou quatre-vingt-dix ans, ma liberté demeure. Qu'est-ce que Jésus, le Christ, en aurait fait si, n'ayant pas été pris dans des filets de mort qu'il ne commandait pas, il avait continué le parcours de sa vie jusqu'à un âge avancé ? Qu'aurait-il choisi ? N'aurait-il pas continué son ouvrage dans l'élan qui l'avait mené au Jourdain et au désert, puis sur les routes de Galilée, la Galilée justement où le texte de Marc nous dit qu'il nous attend ? La Galilée, paradigme de la terre où nous naissons, marchons et progressons jusqu'au terme.

Alors, oui, la question est bien là : qu'est-ce qu'à mon tour aujourd'hui je choisis dans les limites qui sont les miennes ? Mes pas

s'inscrivent-ils toujours dans l'élan des premiers jours où je me suis sentie concernée par son appel : « Viens ! Suis-moi » ? Et je revenais à ces pensées surgies de ma lecture, de mes lectures.

Aucun des disciples qui ont suivi Jésus n'a pris sa plume pour nous parler de lui. Il a fallu attendre la seconde génération, voire la troisième<sup>51</sup>, pour qu'il soit devenu possible d'en fixer la mémoire sur un parchemin. Et alors, comme pour mieux marquer l'impossibilité à décrypter, dans le concret des jours et avec rigueur, ce qui s'était passé pour Jésus de Nazareth, la main du scribe a eu recours aux Écritures et à la sobriété d'un récit le plus souvent stylisé et appuyé sur ce qui s'était transmis de disciple à disciple, de communauté à communauté depuis la Galilée où tout a commencé, donc sur ce qui avait survécu à « la débâcle » après la mort du maître, car alors, seul le silence était possible : qui pourrait croire qu'il est vivant le condamné, le supplicié que Dieu, son Dieu, n'a pas descendu de la croix ? Il avait dit : « Je ressusciterai le troisième jour. » Mais que veut dire « ressusciter » ?

Marc, le premier, a donc osé écrire. Et si, chez Matthieu et Luc, nombre de passages puisent à Marc, il y a des expressions pour exprimer la trajectoire de Jésus et de ses disciples qui ne sont pas présentes dans le texte de Marc. Il en est une sur laquelle je m'étais autrefois longuement attardée, celle qui parle de la résurrection chez Luc : « ... en réalité le Seigneur s'est réveillé et il a été vu<sup>52</sup> pour Simon ». <sup>53</sup> En effet, si l'on respecte la forme passive du verbe grec et le datif appliqué à Simon, il faut traduire : « il a été vu pour Simon ». Pour Luc, être le témoin de la résurrection n'est donc pas un acte dont le témoin serait la source mais le réceptacle accueillant une réalité qui s'impose à lui « du dedans » : « Notre cœur n'était-il pas tout brûlant au-dedans de nous tandis que, sur le chemin, il nous expliquait les Écritures le concernant<sup>54</sup> ? »

Dans la nuit qui me tient, qui nous tient, à l'heure où le climat par nos mains se dérègle et où tant de douleurs accablent notre monde, au-delà des blessures infligées par la vie, je reconnaissais que la force qui m'avait poussée à reprendre ma plume et oser endosser ce que je

comprenais de ces pages anciennes, ne venait pas de moi. Je comprenais que, sans gommer un instant la débâcle qui se plaît à reprendre parfois mes pensées et mes sens devant mon impuissance, notre impuissance à redresser le gouvernail de ma barque, de notre barque, je me devais d'attester qu'opérait en moi cette attraction dont parle l'évangile selon Jean : « Élevé de terre, j'attirerai tous les hommes à moi<sup>55</sup>. » Je comprenais aussi comment en chacun de nous, Jésus, le Christ, continue sa marche sur les chemins de Galilée, sur notre terre *hic et nunc*.

En essayant de clore ici le long périple de mes réflexions, comme pour, une fois de plus, laisser se réfracter en moi les Écritures, la voix du prophète Esaïe a résonné à mes oreilles :

« C'est que vos pensées ne sont pas mes pensées et mes chemins ne sont pas vos chemins. C'est que les cieus sont hauts, par rapport à la terre : ainsi mes chemins sont hauts, par rapport à vos chemins, et mes pensées, par rapport à vos pensées. C'est que, comme descend la pluie ou la neige, du haut des cieus, et comme elle ne retourne pas là-haut sans avoir saturé la terre, sans l'avoir fait enfanter et bourgeonner, sans avoir donné semence au semeur et nourriture à celui qui mange, ainsi se comporte ma parole »<sup>56</sup>.

Cette parole s'est faite « chair »<sup>57</sup> et désormais, habite parmi nous, en nous qui ne cessons de lire les Écritures et de les réécrire sur le parchemin de nos vies comme sur celui qui s'offre à nos plumes, nos portées, nos pinceaux.

*Fontenay-sous-Bois, le 17 octobre 2023*

---

<sup>50</sup> Cf. plus haut p. 3.

<sup>51</sup> Même si de bouche à oreille circulaient des récits, des paroles où la mémoire de Jésus s'entretenait au sein des communautés des disciples, l'évangile selon Marc a été écrit vers l'an 70, ceux de Matthieu, Luc et Jean viendront plus tard.

<sup>52</sup> « Il a été vu », cette tournure grammaticale se retrouve chez Matthieu une seule fois en 17, 3 à la transfiguration et il s'agit de la manière dont Moïse et Elie furent vus pour Pierre, Jacques et Jean.

<sup>53</sup> En Luc 24, 34, on retrouve la même tournure : « C'est bien vrai, le Seigneur est ressuscité, et il a été vu pour Simon ».

<sup>54</sup> Luc 24, 32.

<sup>55</sup> Jean 12, 32.

<sup>56</sup> Esaïe 55, 8-11.

<sup>57</sup> Jean 1, 14.

# Remerciements

Mes remerciements vont à mes amies et amis de toujours qui ont relu, interrogé, conforté ces textes : Jean Alexandre, pasteur protestant, exégète et poète pour sa toute première lecture attentive et critique ; Corina Combet et ses recherches exégétiques sur lesquelles je me suis appuyée et qui a relu mon manuscrit avec tant d'attention ; Jean Verrier, mon complice en écriture dont les questions existentielles m'ont stimulée ; Anne-Marie Passaret et son écoute critique de mes textes toujours précieuse ; Jean-Pierre Longeat enfin dont l'oreille d'hautboïste et d'expert en Écritures, qu'elles soient bibliques, musicales ou poétiques, m'a accompagnée.

Ma gratitude va aussi aux Éditions Saint Léger et particulièrement à Jean-Louis Giard pour leur accueil.

*Fontenay-sous-Bois, le 23 oct. 23*  
*Agnès Gueuret*